**UNIVERSITE D'ABOMEY-CALAVI**

*=*=*=*=*

**FACULTE DES SCIENCES HUMAINES ET SOCIALES**

*=*=*=*=*

**DEPARTEMENT DE PHILOSOPHIE**

*=*=*=*=*

**MEMOIRE EN VUE DE L'OBTENTION DU DIPLÔME DE MASTER EN MÉTIER D'ENSEIGNEMENT DE LA PHILOSOPHIE**

*=*=*=*=*

**SUJET**

# Devoir et société : une lecture de la *Critique de la raison pratique* de Kant.


**Présentée et soutenue par :**

Andilath EBE

**Sous la direction de** :

M. Désiré MEDEGNON,

Maître de Conférences des Universités/CAMES

et

**Sous la codirection de :**

Mme Félicité A. AKUESON,

Maître-Assistant des Universités/CAMES


**Année Académique : 2020-2021**

## Résumé

L'homme en accomplissant son devoir attend généralement une récompense. Cette manière de faire est mal vue par Kant. Pour lui, l'homme doit accomplir son devoir, non pas parce qu'il doit gagner ou espérer quelque chose à la fin, mais parce que c'est un devoir, parce que c'est une obligation. En un mot, le devoir est un impératif catégorique. Seul un être raisonnable, un être libre, un être ayant une volonté bonne ou une volonté libre est capable d'accomplir ses devoirs. Il faut préciser que la liberté de la volonté est importante car elle est la capacité pour l'homme d'abord de transcender, ensuite de se dépouiller de l'animalité pour se soumettre enfin à l'ordre moral et rationnel, c'est-à-dire cesser d'être mineur ou irresponsable, et devenir majeur ou responsable pour se servir de son propre «entendement» comme directeur de conscience. On parlera de l'autonomie de la volonté par opposition à l'hétéronomie qui est une source de fausseté et une manière d'être guidée de l'extérieur. Vu de cette façon, le devoir est formulé en termes de contrainte intérieure commandée par le respect de la dignité humaine. Ce n'est pas seulement parce que l'homme fait ses devoirs qu'il possède une éminente dignité mais parce qu'il en est la source. Chez Kant, il y a de la rigueur. Cette rigueur ne laisse pas trop le choix à un individu qui veut vraiment accomplir le devoir. Cela sous-entend que l'individu doit accomplir son devoir même si cela s'oppose à son bonheur. Si méritante et intéressante que soit la morale kantienne du devoir, elle présente cependant des limites. Ces limites nous amènent justement à proposer une morale intermédiaire entre sa morale et celle d'Aristote même si ce serait toujours un idéal de parvenir à cette morale kantienne du devoir.



**Mots clés : Devoir – raison - autonomie - hétéronomie – liberté - respect de la dignité humaine**



## Abstract

By accomplishing his duty, a human being always waits for a reward. This attitude is not welcomed by Kant. For him, the man must accomplish his duty, not because he must win or expect something at the end, but because it is an obligation. In short, the duty is a categorical imperative. Only a reasonable creature, a free creature with a good will or free will is capable of accomplishing his duties. It should be noted that the freedom of the will is important because it is the capacity for the man first, to transcend, then to be deprived of animality to be finally submitted to the moral and rational order ; that is to stop being a minor or irresponsible and become major or responsible to use his own « entendement » as director of conscience. We will speak of autonomy of the will in opposition to heteronomy which is a source of being guided from outside. Seen in his way, the duty is formulated in terms of inner constraint commanded by respect for human dignity but because he is the source. With Kant, there is rigor. This rigor does not leave too moch choice to an individual who really wants to his duty.This seems that an individual must accomplish his duty even if it is opposed to his happiness. However deserving and interesting kantian morality of duty is, it shows its limits. Those limits bring us truly to propose an intermediate morality between its morality and the one of Aristote even if ti would always be an ideal to reach the kantian morality of duty.



**Key words : Duty, reason, autonomy, hetoronomy, freedom, respect of human dignity**

À

Mme Félicité AKUESSON et M. Désiré MEDEGNON qui ont porté une attention particulière à ce travail malgré leurs multiples occupations.

À mon Janati pour son soutien inconditionnel.

## REMERCIEMENTS

Nous tenons à exprimer ici notre profonde gratitude à l'endroit de tous ceux qui nous ont soutenue tout au long de notre parcours académique.

Nos remerciements vont à l'endroit de la famille EBE en général et en particulier à l'endroit de nos parents: Latifou EBE, de vénérée mémoire, et Mounirath ADJILEYE pour leur soutien.

Nous profitons aussi pour exprimer notre profonde gratitude à tous les enseignants du Département de Philosophie de l'Université d'Abomey-Calavi, surtout à ceux qui nous ont initiée à la lecture des textes philosophiques et à l'écriture scientifique.

Nos remerciements vont à l'endroit de M. Vincent AYENA, M. Kléber BONON, M. Alain Corneille TOWOU, Mme Ariane DJOSSOU SEGLA, M. Barnabé DENON, M. Edgard HOUENOU, Mme Sandrine DENONDE, M. Edgard LOKONON, M. Nicolas KPOVIESSI, Mme Gwladys KOUMOLOU, M. Sylvestre KOBO-COMLAN, M. Bernardin DJOSSOU et M. Soumanou BELLO qui ont contribué à notre formation par leur aide matérielle apportée d'une manière ou d'une autre à la réalisation de ce mémoire.

Nos sincères et profondes gratitudes vont à l'endroit de Lianane EBE, Rodiath EBE et Amirath EBE pour leur soutien moral et leur encouragement.

Nous remercions tous nos ami(e)s et connaissances notamment Désiré YAMOURA, Jean-Eudes AGBIDINOUKOUN, Fréjuce AHOSSOUHE, Dorothée-Potin AGBOGLA, Ayouba COMLAN, Marius AGUEDJOU, Nelson MAHINOU, Samuel KOUGBLENOU et Djibrila SAKA-SIRA pour leurs conseils et leur aide.

# SOMMAIRE

RESUME…… 2

DEDICACE …… 3

REMERCIEMENTS …….... 4

SOMMAIRE ……5

INTRODUCTION ..... 6

CHAPITRE PREMIER : Le devoir avant KANT ..... 9

CHAPITRE DEUXIEME : Kant et la question du devoir ..... 12

HAPITRE TROISIEME : Devoir et sociabilité..... 30

CHAPITRE QUATRIEME : Quelques objections..... 37

CONCLUSION..... 48

REFERENCES BIBLIOBRAPHIQUES ……..…… 51

# INTRODUCTION

Aujourd'hui, on remarque avec amertume dans les rapports humains, surtout dans les Etats démocratiques, que la notion du droit l'emporte sur celle du devoir. Les hommes sont déterminés quand il s'agit de réclamer leurs droits mais peu enclin à accomplir leurs devoirs à l'égard des autres, oubliant que ce qui est pour eux un droit constitue pour autrui un devoir et vice versa. Cela sous-entend que si l'homme prétend avoir des droits, il lui revient aussi et peut-être d'abord d'accomplir ses devoirs. Lorsque chacun fait son devoir, il garantit le droit de l'autre. L'homme en tant qu'animal politique a l'obligation d'accomplir ses devoirs, de respecter les règles du vivre-ensemble, lesquelles règles impliquent certaines attitudes telles que le respect de soi et le respect de l'autre. En tant qu'être sensible, raisonnable et conscient, l'homme est appelé à accomplir une action morale. Autrement dit, l'homme doit accomplir ses devoirs sans attendre rien en retour, il doit accomplir le devoir parce que c'est un devoir. En accomplissant le devoir, l'homme devient libre, il devient liberté. C'est dans ce sens que Frédéric Dupindu affirme : « Les libertés et les crédits que paraît offrir le droit sont donc toujours comme repris et rattrapés par les jalouses exigences du devoir ; notre existence morale est marquée du sceau de cette invariable nécessité, et qui l'ignore récoltera seulement ce qu'il a semé »[1]. Et tout comme l'avait déjà affirmé les philosophes de la cité « l'ignorance est coupable, l'ignorance est mortelle »[2], il faut alors aider les hommes à connaître convenablement leurs devoirs. C'est dans cette perspective que nous avons choisi comme sujet de recherche : « Devoir et société : Une lecture de la *Critique de la raison pratique* de Kant ».

C'est en effet dans le domaine de la morale que Kant aborde la question du devoir, en mettant au centre, la bonne volonté qui consiste à agir par devoir. Qu'est-ce que le devoir?

Le devoir est l'obligation à faire quelque chose par la morale, par la loi, pour la bienséance. Kant le définit comme étant une nécessité. C'est dire que la conformité d'une action au bien ne fait pas de celle-ci une  action morale, un devoir. Agir moralement, agir

[1] Frédéric Dupindu, « Nul n'a droit qu'à faire son devoir », *Le Philosophoire*, n° 30, Editions Association le lisible et l'illisible, Paris, Vrin, 2008, p.1

[2]« L'ignorance est coupable, l'ignorance est mortelle » est la devise des philosophes de la cité.

par devoir revient donc à faire ce qui pourrait rendre plus service à l'humanité, même si cela s'oppose au bonheur personnel du sujet agissant. Le devoir chez Kant se présente donc comme un impératif catégorique. C'est une obligation qui s'impose à soi. Le devoir relève de la pure raison et s'affranchit de la tutelle des sentiments comme la peur, la joie et la crainte. On n'accomplit pas une action parce que cela nous rend heureux, mais parce que cela est utile, parce que c'est un devoir, parce que c'est une obligation. Ainsi, face à n'importe quelle situation, l'homme doit « agir de telle sorte qu'il peut vouloir que sa maxime soit érigée en loi universelle »[3]. Cette maxime a été énoncée, on le sait, pour la première fois dans les *Fondements de la métaphysique des mœurs* en 1785. Le devoir kantien n'est pas un devoir basé sur des intérêts ; il ne relève pas de l'impératif hypothétique. Il est ce qui rend l'homme digne du bonheur. La question reste posée, cependant, de savoir si l'homme peut vraiment accomplir son devoir en faisant abstraction du contexte particulier dans lequel il se trouve et des intérêts qui sont en jeu. Est-il fondé de s'obliger à accomplir un devoir juste par devoir quand on est conscient que l'action ainsi engagée est susceptible de compromettre notre bonheur ? Serions-nous tous heureux en accomplissant nos devoirs ? La morale kantienne rend-t-elle possible l'harmonie au sein du corps social ? Est-elle vraiment réaliste ?

Pour examiner cette problématique, nous avons choisi comme ouvrage de base la *Critique de la raison pratique* de Kant. Notre travail s'articule autour de quatre chapitres. Le premier est intitulé « **Le devoir avant Kant »**. Dans ce chapitre, nous avons essayé de développer la conception de Sénèque et celle de Worf. Le deuxième est intitulé « **Kant et la question du devoir »**. À ce niveau, nous avons développé la conception kantienne du devoir tout en mettant l'accent sur la raison. Dans le troisième intitulé « **Devoir et sociabilité »**, nous avons montré l'influence et les avantages de la morale kantienne du devoir sur la société. Un accent a été mis sur l'éducation à ce niveau. Le quatrième intitulé « **Quelques objections** » a été consacré principalement aux limites de la morale kantienne du devoir.

[3] Emmanuel Kant, *Critique de la raison pratique*, Paris, P.U.F., 1996, p.137

Mais au-delà de cette réflexion sur la morale kantienne, notre objectif est d'examiner les conditions d'un rétablissement de l'ordre moral qui se trouve de nos jours sérieusement perturbé.

## **Chapitre premier** : Le devoir avant KANT

La question du devoir n'a pas commencé avec Kant. Bien avant lui, certains philosophes tels que les stoïciens, les épicuriens, les relativistes, les idéalistes et les wolffiens ont abordé la question de la moralité et plus précisément la question du devoir. Le devoir est l'obligation morale considérée en elle-même et, en général, indépendamment de telle ou telle règle particulière. Le devoir, de ce fait, se distingue d'une contrainte extérieure qui est une sorte d'imposition extérieure et qui ne laisse aucun choix au sujet. Le devoir proprement dit, comportant une obligation, laisse au sujet la volonté de se soumettre ou non. Quand on considère le cas des droits et des devoirs des citoyens, la notion du devoir renvoie à une obligation de type moral. Bref, nous allons présenter la conception de la notion du devoir chez deux auteurs dont l'un a plus influencé Kant. Il s'agira de Sénèque et de Wolf.

### 1-1 La notion du devoir chez Sénèque

Pour Sénèque, le devoir est l'obligation d'agir vertueusement. Il affirme que « le souverain bien, c'est une âme qui méprise les événements extérieurs et se réjouit par la vertu »[4]. De cette citation, il faut comprendre que le souverain bien ne vise en aucun cas le plaisir, ni les éléments extérieurs mais cherche plutôt à être vertueux. Et c'est dans la vertu qu'il se trouve épanoui. Selon lui, seul le sage peut agir vertueusement sans un calcul d'intérêt ou de perte. La morale de Sénèque est une morale fondée sur le mépris des plaisirs et des biens matériels. Sénèque réserve toutefois une place pour ce dernier. Le plaisir que recommande Sénèque n'a rien à avoir avec la négation. C'est plutôt un plaisir calme, acceptable, modéré et qui ne peut en aucun cas contrôler l'âme du sage. C'est dans ce sens qu'il pense que face à n'importe quelle situation le sage accomplit toujours son devoir sans être affecté par l'égoïsme ou l'arrogance ou même l'injure des hommes. L'âme du sage est inébranlable. C'est cette même raison qui l'amène à affirmer que : « l'âme du sage demeure sans effet »[5] et « que tout ce que l'arrogance et l'orgueil tentent contre le sage demeure sans

[4] Sénèque, *De la vie heureuse*, Paris, Librairie Poussielgue Frères, 1883, p.4
[5] Sénèque*, De la constance du sage ou que le sage soit atteint par l'injure*, Paris, Rivages, 1914, p.4

effet »[6]. Seules les vertus telles que le courage, la patience et la persévérance ont une valeur pour lui puisque la vertu requiert un effort. Nul ne peut vivre alors joyeusement sans vivre honorablement. L'homme vertueux ou heureux est celui qui a le jugement droit, celui qui se contente du présent ; il est celui auquel la raison fait agréer toute situation de toute affaire. Il n'y a dans la vertu nul sujet de craindre, aucun excès parce qu'elle porte en elle- même la juste mesure. C'est la raison fondamentale qui poussa les anciens à prescrire aux jeunes de mener une vie vertueuse, d'avoir la vertu et la volonté comme guide et compagnon. Il va plus loin en disant que l'homme n'est pas un animal et pour cela, il est capable de dépasser ses pulsions :

> N'en doute pas, quiconque naît homme peut s'élever au-dessus des choses humaines, douleurs, pertes, tribulations, blessures, révolutions qui grondent autour de lui, il peut tout envisager sans pâlir, supporter avec calme les disgrâces et le bonheur avec modération sans ployer sous les unes sans se fier à l'autre, rester égal et le même dans les conjonctures les plus diverses et penser que rien n'est à lui, que lui seul, c'est-à-dire encore la meilleure partie de son être.[7]

Sénèque continue en précisant que c'est en accomplissant son devoir que le sage est heureux puisqu'il agit vertueusement. Le fait que le sage soit libre ne consiste pas qu'il peut faire n'importe quoi ou tolérer tout mais plutôt qu'il est capable de mettre « son âme au-dessus de l'injure »[8]. La morale, plus précisément le devoir chez Sénèque est conditionné. C'est à juste titre qu'il nous conseille de ne rien «  faire qui puisse être source de crainte pour nous, si le voisin l'apprend »[9]. On a parfois de la peine à connaitre la position de Sénèque. C'est d'ailleurs ce que lui reproche Kant.

### 1-2 La notion de devoir chez Wolf

Pour Wolf, l'homme est par nature imparfait. C'est la moralité qui conduit l'homme à sa perfection. Le devoir consiste selon lui, pour nous à nous perfectionner et à concourir

[6] Sénèque, *Ibid*., p.5
[7] Sénèque, *Ibid*., p.9
[8] Sénèque, *Ibid*., p.24
[9]Sénèque, *Ibid*., p.8

au perfectionnement de nos semblables[10]. Le perfectionnement de l'être humain se ramène au développement régulier et harmonieux de sa nature. En suivant donc notre nature, nous nous dirigeons non seulement vers notre bien, mais aussi vers notre véritable bonheur. Notons que si Wolf veut démontrer la morale, c'est pour orienter la volonté des hommes dans le sens du véritable bien. Sa philosophie vise en réalité une double fin dont l'une est pratique et l'autre est théorique. L'intention pratique est celle qui affecte la volonté de l'homme et le pousse à vouloir quelque chose ou s'en détourner. Quant à celle théorique, elle pousse l'homme à agir dans le bon sens. Le devoir est donc une action que nous sommes obligés de faire et est conforme à la loi. L'obligation issue du devoir est soit une obligation naturelle, soit une obligation humaine. L'obligation naturelle s'enracine dans la nature humaine et témoigne de ceci que la raison suffit à elle seule à nous apprendre ce que nous devons faire ou ne devons pas faire. L'homme raisonnable n'a pas besoin d'autres lois que celles qu'il se donne par lui-même[11]. Nous avons à cet effet trois types de devoir: les devoirs envers nous-mêmes (envers notre corps et envers notre âme), les devoirs envers les autres et les devoirs envers Dieu. Ces trois types de devoirs ne doivent pas être séparés selon lui. Il ne faut non plus privilégier l'un au détriment de l'autre. Wolf semble admettre qu'il est parfois nécessaire d'établir un ordre de priorité, c'est-à-dire de procéder à un choix. Quel type de devoir faut-il alors privilégier ? Comment peut-on le savoir ?

Wolf répond à ces interrogations en disant qu'il est toujours possible de savoir quel devoir privilégier si on garde à l'esprit l'unité des devoirs et leur bien avec la loi générale. Si Wolf met l'accent sur la non séparation des devoirs, c'est parce qu'il considère en effet que la séparation ou la division de ces derniers est synonyme de la division entre l'âme et le corps. La conception wolffienne avait bien séduit Kant, mais pas longtemps. C'est ainsi que, quand Kant aborde à son tour la morale, plus précisément le devoir, il met un accent particulier. C'est en cela que nous pouvons affirmer que la vision qu'a Kant en ce qui concerne la morale est différente de ceux qui le précèdent.

[10] Christian Wolf, *La philosophie morale*, Paris, Archives de philosophie, 1966, p.12
[11]Christian Wolf, *Ibid*., p.14

## **Chapitre deuxième : Kant et la question du devoir**

La conception kantienne du devoir se différencie de celle des anciens et de tous les autres moralistes. À l'opposé de ces derniers qui fondent le devoir sur l'impératif hypothétique, Kant le réfère à l'impératif catégorique en mettant au centre de ce dernier (le devoir) la bonne volonté.

### 2-1 Présentation et structure de la *Critique de la raison pratique* de Kant

Comme nous l'avons précédemment énoncé, la conception kantienne du devoir se différencie de celle des anciens et de tous les autres moralistes. Ce n'est pas dans la *Critique de la raison pratique* mais plutôt dans les *Fondements de la métaphysique des mœurs* que Kant jette les bases de sa morale. La *Critique de la raison pratique* est un chef-d'œuvre du philosophe allemand Kant, publié en 1788. Né en Prusse, à Königsberg en Allemagne, Kant fut influencé par le piétisme et par des philosophes comme Rousseau, Leibniz, Hume, Shaftesbury et Hutcheson. Il écrivit des ouvrages d'ordre moral parmi lesquels figure l'emblématique *Critique de la raison pratique*, ouvrage qui comprend deux parties, dont l'une traite « de la doctrine élémentaire » et l'autre « de la méthodologie de la raison pure pratique ». Dans ledit ouvrage, Kant établit une identité, une corrélation entre la loi pratique et la liberté. Il exclut tout de même le dogmatisme des morales fondées sur des principes matériels. « La doctrine élémentaire de la raison pure pratique » est composée de deux livres dont le premier est consacré à « l'analytique de la raison pure pratique » et le second à « la dialectique de la raison pratique ». Dans « l'analytique de la raison pure pratique », Kant nous informe sur la différence qu'il convient de faire entre la raison pratique et la théorie, car la raison, pense-t-il, n'a pas affaire à un objet de l'intuition sensible. La raison pure est la seule qui se veut être pratique et ainsi la seule qui soit à même de donner une loi universelle qu'on appelle la loi morale. Nous avons conscience de cette loi parce qu'elle est selon les propos de Kant, « le fait unique de la raison »[12]. Ici, précision oblige, il s'agit des faits originaux qui peuvent être confondus aux faits empiriques. Seule une volonté qui

[12] Emmanuel Kant, *Critique de la raison pratique*, trad. F .Picavette, Paris, PUF, 1949, p.30

se laisse déterminer par cette loi morale peut être qualifiée de volonté libre. Quand nous mêlons des sentiments à nos actions, nos actes ne peuvent fonder aucune loi essentiellement formelle. La loi morale doit être autonome, indispensable de toute expérience, de toute condition empirique et matérielle. Kant traite d'égoïstes tous les mobiles empiriques : « Tous les principes matériels sont comme tels, d'une seule et même espèce et se rangent sous le principe général de l'amour de soi ou du bonheur personnel »[13]. Après avoir déterminé le principe moral, Kant montre que le bien et le mal sont des objets de la raison pratique. Pour lui, il faut distinguer le bien de l'agréable et de l'utile. C'est ainsi qu'il ne doit pas avoir d'amalgame entre le bien et le mal en soi et ce qui est pour moi un bien ou un mal qui relève d'ailleurs de la sensibilité. Or, le bien et le mal en soi sont tels aux yeux de la raison. Ce qui débouche sur un paradoxe de la méthode dans la critique de la raison pure pratique « à savoir que les concepts du bien et du mal ne doivent pas être déterminés avant la loi morale (à laquelle d'après l'apparence, il devrait servir de fondement) mais seulement (comme il arrive ici) après cette loi et par elle »[14]. L'erreur des anciens et de la plupart des philosophes moralistes a été de vouloir déterminer d'abord un concept du souverain bien pour définir d'après lui la loi morale. Il faut donc poser la loi morale pour en déterminer le bien et le mal au risque de choir dans l'hétéronomie en lieu et place de l'autonomie voulue par Kant. Dès que la loi morale a été établie, posée, on pourra par elle déterminer le bien (puisqu'il est déterminé par un principe rationnel). Le mal provient du privilège accordé aux mobiles sensibles sur les motifs rationnels. Le bien résulte de la loi. La loi morale détermine aussi et surtout la volonté et le respect. La loi morale porte préjudice à l'amour-propre, terrasse les présomptions en déclarant nulles et illégitimes toutes les prétentions à l'estime de soi-même qui précèdent l'accord avec la loi morale. C'est pourquoi « la loi morale humilie inévitablement tout homme quand il compare avec cette loi la tendance sensible de sa nature »[15]. Mais, fait assez étonnant, en même temps qu'elle humilie notre égoïsme, la loi morale renforce notre respect. C'est le sentiment moral comme l'indiquait déjà les *Fondements de la métaphysique des mœurs*. Le sentiment qui résulte du respect est celui de la morale parce qu'étant le produit de la raison pure. La

[13]Emmanuel Kant, *Ibid*., p.20
[14] Emmanuel Kant, I*bid*., p.65
[15]Emmanuel Kant, *Ibid*., p.78

sensibilité humaine n'éprouve aucunement d'amour pour la loi, mais s'humilie devant elle. Le respect ici est analysé sous l'angle de la crainte, de la contrainte et du sacrifice. Il n'est pas pathologique car on ne peut aimer la loi qui nous contraint, on ne peut que la respecter. Qu'en est-il du souverain bien ?

D'emblée, il nous faut dire que le souverain bien a deux sens : celui du « suprême » et celui du « parfait ». S'agissant du suprême, la vertu peut être le bien suprême, mais ne peut être le bien complet ou le bien parfait. Pour que le souverain bien ait ces deux sens, il faut annexer à la vertu, le bonheur. Le souverain bien est alors le juste accord de la vertu et du bonheur. La confusion de la volonté au bonheur ou vice versa repose sur deux itinéraires. Ou bien elle est synthétique et il faut dire que la vertu engendre le bonheur ou bien elle est analytique et le bonheur et la vertu affirment leurs identités. Parmi les écoles qui se sont prononcées, figurent le stoïcisme et l'épicurisme. Pour le second, « avoir conscience de sa maxime conduisant au bonheur, c'est là la vertu »[16]. Par contre pour le premier (stoïcisme), « avoir conscience de sa vertu, voilà le bonheur»[17]. Kant n'approuve pas les conceptions de ses deux écoles car il trouve en elles une hétérogénéité. La vertu dépend de la loi morale, par contre le bonheur provient du déterminisme de la nature. C'est ce qu'il nomme antinomie. Par la suite, le philosophe allemand se penche sur les trois postulats à savoir :

- La liberté (ou autonomie qui est la qualité d'un acte qui s'accomplit sous aucune influence étrangère). Aussi dire qu'une action pour être moralement bonne, doit s'accomplir pour le seul motif du devoir en pleine indépendance de toute influence objective, c'est dire évidemment qu'elle jouit d'une parfaite autonomie ou liberté. C'est pourquoi selon Kant, liberté et devoir, autonomie du vouloir et la morale sont absolument synonymes (la morale ''formelle'' basée sur le pur impératif catégorique est aussi la morale indépendante) ;
- L'immortalité de l'âme (nécessaire pour que se réalise grâce à un progrès indéfini le parfait accord de la volonté et de la loi morale limitée et entravée par notre vie sensible) et ;

[16] Emmanuel Kant, *Ibid*., p.120
[17]Emmanuel Kant, *Ibid*., p.120

- L'existence de Dieu (nécessaire pour qu'advienne, par la toute-puissance d'une cause morale suprême, le parfait accord de la vertu et du bonheur).

Dans la dernière partie intitulée la « méthodologie de la raison pratique », Kant développe la méthode ou la démarche à utiliser pour rendre la loi morale accessible à l'esprit humain. L'on retiendra ici que, pour cultiver en l'homme de vraies intentions morales, pour le rendre véritablement vertueux, il suffit de lui donner l'habitude de toujours agir suivant la loi morale. In fine, seule une intention pure pourra être le mobile déterminant de nos actes : c'est la condition de la bonne moralité.

## 2-2 L'autonomie de la volonté comme condition d'accomplissement du devoir

Avant de montrer que seule l'autonomie de la volonté est la seule condition d'accomplissement du devoir, nous avons jugé bon et important de commencer d'abord par élucider les concepts de 'volonté' et de 'devoir'. Nous allons cependant montrer de manière approfondie comment Kant conçoit ces deux concepts à travers ses ouvrages intitulés *Fondements de la métaphysique des mœurs* et *Critique de la raison pratique*.

En effet, dans ces deux ouvrages basés essentiellement sur la morale qui n'est rien d'autre que l'ensemble des obligations et des interdits que nous imposons à nous-mêmes, indépendamment de toute récompense ou sanction attendue et même de toute espérance, Kant essaye de nous montrer la liaison, l'interaction entre la volonté et la morale (le devoir). Qu'est-ce que la volonté ?

Dans le dictionnaire *Le Grand Robert*, la volonté est « la faculté de vouloir, la faculté permettant de se déterminer librement à l'action en pleine connaissance de cause et après réflexion »[18]. Elle est aussi définie comme la faculté qui permet de déterminer ses actes et de les accomplir. Kant la définit comme la seule chose qui puisse être moralement tenue pour bonne. C'est à juste titre qu'il écrit : « De tout ce qu'il est possible de concevoir dans le monde, et même en général hors du monde, il n'est rien qui puisse sans restriction

[18] *Le Grand Robert* de la langue français, deuxième signification

être tenu pour bon, si ce n'est seulement une bonne volonté»[19]. Ni les dons de la nature, qu'ils s'agissent des talents de l'esprit ou des qualités de tempérament, de modération, de maîtrise de soi, ni les dons de la fortune, que ce soient la richesse, le pouvoir, ni aussi les qualités telles que le courage, l'intelligence, la perspicacité et toutes les satisfactions qui rendent la vie heureuse, ne méritent d'être jugés bons par eux-mêmes, puisqu'il s'est avéré qu'on peut en recevoir des fâcheuses suggestions ou en faire un mauvais usage. C'est ainsi que le prince peut se servir de son pouvoir et de son rang pour commettre un crime avec sang-froid. Le courage investi par une mauvaise volonté à son tour peut devenir la témérité du truand qui n'a pas froid aux yeux ; L'intellectualité, l'habileté peuvent servir à magouiller dans les affaires dont sévit le mal. Ce qui compte, ce ne sont pas les qualités, c'est plutôt ce qui est à la racine de l'action, ce qui rend cette action morale (la bonne volonté de l'acteur et la pureté de ses intentions). La bonne volonté est donc la condition sine qua non de la valeur morale. Elle est bonne en effet, non pas par ses résultats, ses succès ou aptitudes mais par son seul vouloir intérieur. La bonne volonté même quand elle n'arrive pas à accomplir matériellement ses intentions, elle garde toujours sa valeur et ne saurait réduire à une simple velléité. C'est dans ce cadre qu'Emmanuel Kant affirme :

> Alors même que, par une particulière défaveur du sort ou par l'avare dotation d'une nature marâtre, cette volonté serait complètement dépourvue du pouvoir de faire aboutir ses desseins; alors même que dans son plus grand effort elle ne réussirait à rien; alors même qu'il ne resterait que la bonne volonté toute seule (je comprends par-là, à vrai dire, non pas quelque chose comme un simple vœu, mais l'appel à tous les moyens dont nous pouvons disposer), elle n'en brillerait pas moins, ainsi qu'un joyau, de son éclat à elle, comme quelque chose qui a en soi sa valeur tout entière. [20]

Autrement dit, la bonne volonté tire sa valeur de la maxime qui l'inspire. Avoir une bonne volonté revient alors à avoir les intentions pures et à agir par devoir. Si le devoir est défini comme l'obligation à faire quelque chose par la loi, par sa condition, par son honneur, par la bienséance, il s'applique uniquement à l'homme. Seul l'homme peut accomplir un devoir car il procède la raison. La raison ici est fondamentale car non seulement elle est « la chose du monde la mieux partagée »[21] , mais aussi elle est la seule chose qui nous rend homme et nous distingue de l'animal. En outre, l'homme est un être de besoin, un être de désir et tout

[19] Emmanuel Kant, *Fondements de la métaphysique des* mœurs, trad. Victor Delbos, Paris, Delagrave, 1957, p.11
[20] Emmanuel Kant, *Ibid*., p.12
[21] René, Descartes, *Discours de la méthode*, Paris, Flammarion, 2000, p.29

comme le dit Aristote « l'homme ne vit que pour être heureux »[22] et en tant qu'être sensible, il est dans l'obligation de se satisfaire. Pour la satisfaction de ses désirs, l'homme a besoin de sa raison qui n'a d'autres responsabilités que de s'occuper des intérêts de ce dernier. Si la raison accomplit sans réserve ce que l'instinct accomplit chez les animaux, quelle est alors la différence entre l'homme et l'animal ?

L'homme doit dépasser l'animalité. Ce qui lui permet de dépasser justement cette animalité est le devoir. Le devoir élève l'homme au-dessus de lui-même et le lie à un ordre des choses que l'entendement seul peut concevoir. Il faut alors reconnaitre à l'homme sa propre personnalité et sa liberté indépendamment du mécanisme de la nature. Si la raison est la seule chose qui rend homme, son rôle cependant ne serait jamais de se soumettre aveuglement à des mobiles sensibles ou d'assumer le bonheur, mais plutôt de produire une volonté bonne, pure qui ne se laisserait pas ébranler par qui que ce soit ou par quoi que ce soit. Le rôle de la raison est alors d'être froid et sec. Elle ne doit pas ressentir la chaleur ou la vie du sentiment. Elle ne doit pas non plus avoir de cœur, mais seulement des principes. Il faut alors exiger aux hommes à suivre leur pure raison. Exiger des hommes qu'ils suivent la pure raison pour l'accomplissement de leurs devoirs c'est imposer l'idée que le devoir est toujours un sacrifice. Et tout comme l'avait affirmé Philonenko « même si le devoir est pénible, elle est la chose la plus normale du monde »[23] **,** il faut alors accomplir son devoir quel qu'en soit le prix à payer. Agir par devoir constituera à cet effet à faire preuve de bonne volonté et de bonne moralité. Comment reconnaître-t-on alors une action qui est faite par devoir ?

Si sur l'idée des biens, des dons de la nature, des dons de la fortune, il y a équivoque, le devoir aussi peut prêter à confusion. S'il en est ainsi, on ne peut dire aucunement qu'une action contraire au devoir est un devoir. Il se peut qu'on soit donc confronté à deux types d'action : les actions conformes au devoir et les actions faites par devoir. Quelle distinction y a-t-il entre ces types d'action?

[22] Aristote, *Ethique à Nicomaque*, trad. Tricot, Paris, Vrin, 1998, p.22
[23] Alexis Philonenko, *L'œuvre de Kant. La philosophie critique*, Paris, Vrin, 1997, p.107

Les actions conformes au devoir relèvent de la légalité et celles faites par devoir relèvent de la moralité. Prenons l'exemple ci-après : nous sommes un employé dans un service, par conséquent nous devons obéir ou nous sommes sans doute obligés d'obéir à un supérieur hiérarchique. Ici ce sont nos intérêts qui nous obligent, car nous tenons à notre emploi. Cet acte est légal, mais n'est pas moral. Le devoir authentique, celui qui a un sens moral doit être fait indépendamment de l'intérêt immédiat comme des circonstances extérieures. Un marchand qui sert loyalement tous ses clients sans distinction d'âge, ni de classe, ni de rang peut ne pas agir par devoir. S'il se dit intérieurement que son commerce bénéficierait de la confiance qu'il saurait inspirer ; alors là bien que son action soit légale et loyale, elle n'a aucune valeur morale  car il a agi par intérêt. Il est difficile voire impossible de savoir, si une action est faite par devoir. C'est un devoir pour nous de conserver notre vie, d'être heureux, mais ces devoirs sont d'ordre naturel. Ces devoirs auront un caractère moral si les circonstances changent. Par exemple, si nous vivons une situation difficile qui nous pousse à avoir un dégoût pour la vie, pourtant nous décidons de la garder. Cet acte est moral, c'est-à-dire que cet acte a une valeur morale. Dans le Coran tout comme dans la Bible, il est écrit : « Aime ton prochain, même ton ennemi »[24]. L'amour ici n'est pas une inclination (amour pathologique), il est plutôt un amour pratique. Qui dit amour pratique, dit un amour issu de la volonté. Le devoir a un caractère d'obligation et ne peut en aucun cas être mêlé à des inclinations. Ayant un caractère d'obligation, le devoir ne peut donc pas être un concept empirique, car l'expérience ne saurait, en effet lui donner l'universalité et la nécessité qui font sa grandeur et sa force. Il ne saurait être tiré de l'expérience parce que son objet est l'idéal et non le réel, ce qui doit être et non ce qui est. S'il était tiré de l'expérience, le devoir ne saurait mériter le respect que nous lui accordons. Ce qui fait son caractère propre et sa dignité, c'est qu'il est une idée de la raison. Mêler donc le bonheur au devoir constituera une contradiction car quand on examine bien, le bonheur ne saurait être une idée rationnelle pure. Le bonheur n'étant en fin de compte un idéal de la raison, mais de l'imagination. Il convient de retenir alors que l'idée de bonheur ne peut donc constituer ni totalement ni même partiellement le devoir. C'est dans cette perspective d'idée que Kant affirme : « on ne pourrait rendre un plus mauvais service à la

[24] *Coran*, Adis du Prophète (S.A.W) rapporté par le père de Hamza, Anans (l'enfant de Malik),

moralité que de vouloir la faire dériver d'exemples »[25]. Pour savoir si mon acte ou mon action a une valeur morale, je dois me poser la question suivante : puis-je vouloir que ma maxime devienne une loi universelle ? Soit, par exemple dans l'embarras, je fais une promesse dans l'intention de ne pas la tenir, alors là, je me demande si mentir pourrait être une loi universelle. Si on considère le mensonge comme une loi universelle, la loi se détruirait d'elle-même. Ainsi la valeur morale de l'action ne réside pas dans l'effet attendu. Si on conçoit, la volonté comme la faculté de désirer et le devoir comme « la nécessité d'accomplir une action par respect pour la loi »[26], dire alors que l'autonomie ou la volonté libre est la condition d'accomplissement du devoir semblerait être une contradiction. En réalité, cela n'a jamais été une contradiction car « une volonté libre et une volonté soumise à la loi sont par conséquent une seule et même chose »[27] . La soumission ici ne vient pas de l'extérieur. Elle vient de nous-mêmes. Seul nous décidons librement et volontairement de nous soumettre avec plaisir ou peine mais avec le consentement de notre raison. La loi et la liberté sont des concepts liés et inséparables. Sans la loi, l'homme ne saurait jamais qu'il est liberté. La liberté sans la loi est stérile et la loi sans la liberté est aveugle. Rousseau dira que « l'obéissance à la loi qu'on s'est prescrite est liberté »[28]. La liberté en dehors de la loi est purement négative. La loi est la « ratio cognoscendi » de la liberté car elle nous permet d'exclure les maximes de la volonté, toute règle qui repose soit sur l'expérience, soit sur une volonté extérieure. La formule générale de la loi de l'autonomie est d': « agir de telle sorte que la maxime de notre volonté puisse valoir toujours en même temps comme principe d'une législation universelle »[29]. Cette loi s'applique à une volonté car c'est elle-même qui institue sa propre loi. La législation pratique universelle et autonomie sont synonymes. Delbos dira que « l'autonomie est la liberté conçue dans son identité avec la loi »[30] . La volonté d'un être raisonnable est donc une raison pure puisqu'elle établit elle-même sa propre loi. L'homme n'étant pas un être parfait, c'est à-dire qu'il est un être de besoin, par conséquent la loi prend la forme d'un impératif. La volonté libre est la seule capable

[25] Emmanuel Kant, *Fondements de la métaphysique des mœurs,* trad. Victor Delbos, Paris, Delagrave, 1957, p.115
[26] Emmanuel Kant, *Ibid*., p .100
[27] Emmanuel Kant, *Critique de la raison pratique*, trad. Picavette, Paris, P.U.F., 1996, p.180
[28] Jeans jacques Rousseau, *Du Contrat social*, Paris, éd. Nathan, « coll. Les intégrales de philo », 1998, p.127
[29] Emmanuel Kant, Critique de la raison pratique, *Op.cit*., p.356
[30] Victor Delbos, *Philosophie pratique de Kant*, Paris, Vrin, 1926, p.356

d'action morale, capable d'accomplir ses devoirs sans même faire usage ou recevoir autre loi en dehors d'elle. Kant dit à cet effet que « l'autonomie de la volonté est (…) l'unique principe des lois morales et tous nos devoirs »[31]. Recevoir des commandements, des lois en dehors de soi, cela consiste en quelque sorte à se laisser guider et téléguider par quelqu'un d'autre. C'est un refus de la « sortie de la minorité»[32]. Kant nous conseillera « d'avoir le courage de nous servir de notre propre entendement»[33]. L'autonomie ici ne signifie pas que chaque individu possède une morale qu'il choisit en fonction de ses désirs et de ses préférences. L'homme est un être de raison : il doit donc aller à l'encontre de la sensibilité, se libérer de ses pulsions et de ses désirs premiers, pour agir moralement ; c'est-à-dire en conformité avec ce que sa raison lui enseigne. C'est dans cette perspective que Kant affirme: « la voix de la raison fait trembler même le criminel le plus hardi ».[34] La volonté est donc autonome lorsqu'elle refuse de se laisser entraîner par les désirs ou les lois naturelles. C'est ce qui fait que le devoir moral est libérateur. Il permet au sujet d'échapper aux déterminismes auxquels il est généralement soumis. Le devoir permet à l'activité volontaire de se soustraire à l'emprise de la sensibilité, et de se soumettre à une loi qui ne lui est plus étrangère et qui n'est donc pas acceptée passivement. Agir moralement est donc bien exercer une forme de liberté. L'hétéronomie repose sur des principes matériels comme le bonheur personnel, l'amour exagéré de soi en loi. Faire une action en se basant sur un tel principe (hétéronomie) serait une condamnation à vie de la loi de notre part. Quand l'action est mêlée d'intérêt, Kant y va contre. On a beau, du reste, célébrer le bonheur pour en faire une fin légitime de la volonté, on a beau déclarer que le bonheur de l'agent et même celui du semblable est idéal, il reste toujours que c'est la loi morale seule qui peut conférer à ce dernier, une dignité. Les règles qui nous guident dans la poursuite du bonheur ne sont rien d'autres que les conseils tandis que la loi morale édicte et ordonne. Il est vrai que faire un devoir n'est jamais chose facile mais lorsqu'on décide de le faire, il faut exclure tout intérêt, tout sentiment. Cependant quand on y mêle des intérêts, des sentiments (l'amour, la pitié, la souffrance, le bonheur, la peine) il faut avoir de la dignité de reconnaître qu'on n'a pas

[31] Emmanuel Kant, *Critique de la raison pratique*, trad. F. Picavette, Paris, P.U.F., 1966, p.33
[32] Emmanuel Kant, *Qu'est-ce que les lumières ?*, trad. Piobetta, Paris, P.U.F., 1924, p.1
[33] Emmanuel Kant, *Ibid*., p.1
[34] Emmanuel Kant, *Fondements de la métaphysique des mœurs*, Paris, Delagrave, 1957, p.84

agi moralement. Même si le devoir n'a rien d'agréable en lui, il est pourtant ce qui nous rend digne :

> Il n'y a rien qui puisse nous préserver de la chute complète de nos idées du devoir, pour conserver dans l'âme un respect bien-fondé de la loi qui le prescrit, si ce n'est la claire conviction que, lors même qu'il n'y aurait jamais eu d'actions qui fussent dérivées de ces sources pures, il ne s'agit néanmoins ici, en aucune façon, de savoir si ceci ou cela a lieu, mais que la raison commande par elle-même et indépendamment de tous les faits donnés ce qui doit avoir lieu, que par suite des actions dont le monde n'a peut-être jamais offert le moindre exemple jusqu'à aujourd'hui, dont la possibilité d'exécution pourrait être mise en doute par celui-là précisément qui fonde tout sur l'expérience, sont cependant ordonnées sans rémission par la raison, que, par exemple, la pure loyauté dans l'amitié n'en est pas moins obligatoire pour tout homme, alors même qu'il se pourrait qu'il n'y eût jamais eu d'ami total jusqu'à présent, parce que ce devoir est impliqué comme devoir en général avant toute expérience dans l'idée d'une raison qui détermine la volonté par des principes a priori. [35]

Si nous prenons l'exemple de deux individus qui ont besoin d'un prêt financier pour réaliser un projet. Sachant que leur créancier ne pourra octroyer le crédit que si le délai du remboursement est de courte durée ; le premier ment sur le délai du dépôt et obtient le crédit; le second par contre dit la vérité pour ce qui concerne sa capacité de remboursement et n'obtient rien. La morale de Kant nous enseigne que c'est le second qui est l'individu éthique, car il a agi par devoir. Malgré son échec, il garde sa dignité, tandis que le premier l'a perdue sans s'en rendre compte. Kant reconnaissant lui-même que le devoir n'a jamais été chose facile, le célèbre en ces termes :

> Devoir! nom sublime et grand, toi qui ne renfermes rien en toi d'agréable, rien qui implique insinuation, mais qui réclames la soumission, qui cependant ne menaces de rien de ce qui éveille dans l'âme une aversion naturelle et épouvante, pour mettre en mouvement la volonté, mais poses simplement une loi qui trouve d'elle-même accès dans l'âme et qui cependant gagne elle-même malgré nous, la vénération( sinon toujours l'obéissance), devant laquelle se taisent tous les penchants, quoiqu'ils agissent contre elle en secret ; quelle origine est digne de toi, et où trouve-t-on la racine de ta noble tige, qui repousse fièrement toute parenté avec les penchants, racine dont il faut faire dériver comme de son origine la condition indispensable de la seule valeur que les hommes peuvent se donner à eux-mêmes ? [36]

[35]Emmanuel Kant, *Ibid.*, p.114
[36] Emmanuel Kant, *Critique de la raison pratique*, Paris, PUF, 1949, p.91

Le devoir ne nous rend pas heureux mais plutôt nous rend digne d'être heureux. Le devoir n'a rien à avoir avec la jouissance de la vie. Un devoir authentique bien qu'il soit en son sein une loi est mille fois souhaitées qu'un devoir vulgaire, car quand on parle de devoir, on doit parler nécessairement de loi, et quand on parle de loi, la liberté doit être nécessairement au rendez-vous. Une liberté sans loi serait une faculté de se contredire, d'aller contre la liberté elle-même. Ce serait la source du plus grand mal. Il doit donc y avoir une loi nécessaire a priori d'après laquelle la liberté est restreinte aux conditions qui définissent l'accord de la volonté avec elle-même et qui ne vise que le bien. La liberté qui repose sur la loi est cette même liberté qui fonde la loi morale. La détermination morale de la volonté n'est rien d'autre que la liberté. C'est d'ailleurs ce qu'explique Kant en ces termes: « s'il n'y avait pas de liberté, la loi morale ne serait pas en nous. En revanche, si la loi morale n'était pas connue, nous ignorerions la liberté. Or la loi morale nous est connue. Nous pouvons donc à partir d'elle savoir que nous sommes libres»[37]. S'il est vrai que l'autonomie de la volonté est la seule condition d'accomplissement du devoir moral, ayant une valeur morale, une valeur que la plupart recherche et tout comme le dit René Le Senne « ce qui est digne d'être recherché est ce que tout le monde appelle valeur »[38] , alors là l'hétéronomie est veine et trompeuse puisqu'elle soumet la morale à un principe qui lui est extérieur. L'hétéronomie est la dépendance à l'égard des mobiles pathologiques sensibles ou d'une loi extérieure. Elle est illégitime. C'est pourquoi Kant dit : « comme l'autonomie de la volonté est le vrai principe morale, l'admission de l'hétéronomie de la volonté a été l'origine des fausses doctrines »[39]**.** Cela dit, l'hétéronomie présente toujours ce grand risque de tomber dans le « fanatisme des fins», ce qui justifierait n'importe quel moyen en vue des inclinations sensibles. Or, le monde des exigences morales interdit les penchants, les désirs de la sensibilité et les inclinations. De ce point de vue, on peut dire sans se contredire que l'autonomie de la volonté est la seule qui fonde véritablement la morale. Kant s'inscrit dans ce sillage quand il affirme :

> (…) aucune déduction, aucun effort de la raison théorique spéculative ou aidée par l'expérience ne peuvent prouver la réalité objective de la loi morale ; par conséquent, si même l'on voulait renoncer à la certitude

[37] Emmanuel Kant, *Ibid.,* p.42
[38] René Le Senne, *Traité de morale générale*, Paris, PUF, 1967, p.22
[39] Emmanuel Kant, *Critique de la raison pratique*, Paris, PUF, 1949, p.45

> apodictique, cette réalité ne pourrait être confirmée et prouvée ainsi a posteriori et cependant elle se soutient par elle-même[40].

Kant s'inscrit dans cette veine dans la mesure où la volonté est le seul système qui tient l'individu pour être rationnellement responsable de ses choix et en même temps un être qui se fie à la raison. C'est cette même raison qui a conduit Aristote a dit que la volonté est dans la raison[41]. Par la suite, ce qui est dans la volonté dépend de l'intelligence et ce qui est de l'intelligence peut dépendre de la volonté. Et tout comme l'avait énoncé Saint Thomas D'Aquin, « la volonté a pour objet le bien et la fin suprême »[42]. Etant donné que chez Kant, c'est le bien qui est la fin suprême de la morale, le progrès à l'infini vers la conformité totale de la volonté, la loi morale ne se manifeste qu'alors en ce sens qu'en rapport avec les concepts tels que l'immortalité de l'âme, l'existence de Dieu, qui sont des conditions de possibilité du souverain bien.

### 2-3 Le devoir comme impératif catégorique

Comme nous l'avons précédemment défini, le devoir est « la nécessité d'accomplir une action par respect pour la loi »[43]**.** Cette loi doit être respectée par un homme qui fait preuve de bonne volonté. L'homme étant un être imparfait : sa volonté est soumise non seulement à la raison mais aussi à des conditions subjectives (c'est-à-dire l'influence des penchants sur sa sensibilité, un être ayant la possibilité d'agir mal) ; la loi prend alors la forme d'un impératif. Kant reconnait cette imperfection chez l'homme. C'est ce qui le poussa dans sa *Critique de la raison pratique* à dire :

> S'appliquant aux hommes, la loi a la forme d'un impératif, parce qu'on peut à la vérité, supposer en eux, en tant qu'être raisonnables, une volonté pure, mais non leur attribuer, en tant qu'être soumis à des besoins et à des causes sensibles de mouvement, une volonté simple, c'est-à-dire une volonté qui ne soit capable d'aucune maxime contradictoire avec la loi morale[44].

[40] Emmanuel Kant, *Fondements de la métaphysique des mœurs*, Paris, Delagrave, 1949, p.45
[41]Aristote, *Ethique à Nicomaque*, trad. Tricot, Paris, Vrin, 1998, p.29
[42] Thomas d'Aquin, *Somme théologique*, Paris, PUF, 1969, p.102-103
[43] Emmanuel Kant, *Fondements de la métaphysique des mœurs*, Paris, Delagrave, 1949, p.100
[44]Emmanuel Kant, *Ibid*., p .100

L'impératif ne s'applique donc qu'à une volonté imparfaite, comme la volonté humaine, non à la volonté divine ou sainte qui est déjà bonne en elle-même, qui se détermine par la raison et qui se conforme immédiatement aux lois rationnelles. Qu'est-ce qu'un impératif?

Selon *Le Larousse 2004*, un impératif « s'impose comme une nécessité absolue»[45]**.** Il peut être catégorique ou hypothétique. S'appliquant à tous les êtres raisonnables sans distinction de rang, ni de sexe, ni de classe sociale ou d'âge, l'impératif catégorique est un impératif moral qui prescrit automatiquement en toute circonstance sans calcul d'intérêt, la norme de l'action juste. L'impératif catégorique s'impose à nous, sans condition et est en même temps universel et ne saurait changer avec les circonstances : comme exemple, « ne vole pas », « ne fais pas de fausse promesse ». « Si l'impératif catégorique est un commandement absolu de la raison qui pose une loi universelle, l'acte moral auquel, par lui, nous sommes obligés, doit lui aussi participer à cette universalité »[46]. Etant donné que l'impératif catégorique correspond à ce qui doit être fait inconditionnellement, seules alors seraient morales les actions dont la maxime serait conforme à ce principe : « agis uniquement d'après la maxime qui fait que tu peux vouloir en même temps qu'elle devienne une loi universelle »[47]**.** Il ne s'agit pas non plus d'un moyen pour atteindre une fin, mais d'une fin en soi, qu'il faut viser pour elle-même. Il ne faut pas en effet accomplir son devoir en vue d'un autre but (par exemple en espérant une récompense). On agirait là de manière intéressée, c'est-à-dire égoïste. On agit moralement que lorsqu'on fait son devoir sans aucun autre but que «faire son devoir ». C'est uniquement dans ce cas qu'on agit de manière désintéressée. En agissant conformément à son devoir, on peut même agir, contre son propre intérêt. On peut même perdre sa vie. L'action qui sera accomplie en vue de l'impératif catégorique, serait une action juste, gratuite et désintéressée. En effet bien que l'opinion pense que la morale kantienne s'oppose à la liberté, nous trouvons simplement comme Kant d'ailleurs, que la morale permet de s'affranchir des instincts égoïstes afin de pouvoir agir raisonnablement pour être libre. L'impératif catégorique qui commande absolument constitue une sorte de contrainte inconditionnelle. C'est ainsi que dans un pays qui se respecte, le député doit respecter, obéir au président qui le commande parce que ce

[45] *Le Larousse* 2004, deuxième signification
[46] Jean Ferreri, *Kant ou l'invention de l'homme*, Paris, éd. Seghers 1971, p.62
[47] Emmanuel Kant, *Critique de la raison pratique*, Paris, PUF, 1949, p.32

que ce dernier lui dicte n'est rien d'autre que ce que sa propre raison (qui est la raison universelle) lui dicte. Lui-même (le député) s'il était le président, il donnerait exactement le même ordre. Ceci éclaire en quelques sortes l'idée chère à Rousseau de « volonté générale » : « l'obéissance à la loi qu'on s'est prescrite est liberté »[48] . Puisque la loi s'impose à nous comme commandement divin, celui qui la respecte gardera et préservera sa dignité. Le respect de la personne est au cœur même de l'impératif catégorique. Il nous recommande même de ne traiter les hommes comme simples moyens : « Agis de telle sorte que tu traites l'humanité aussi bien dans ta personne que dans la personne de tout autre, toujours en même temps comme fin et jamais comme moyen »[49]. L'homme qui ment à son voisin pour obtenir de ce dernier un emprunt a considéré en effet son voisin comme un moyen pour assouvir ses fins. On ne peut alors utiliser les personnes humaines comme des simples moyens en vue d'une fin à atteindre, les êtres sont des sujets. Kant nomme cela la dignité de la personne humaine. Chaque fois que l'impératif catégorique s'impose à nous, c'est la loi morale qui s'affiche. Sinon autrement, ce serait de la manipulation. Il faut que cela soit non seulement valable pour moi, mais aussi pour les autres. C'est un principe pratique suprême. Contrairement à l'impératif catégorique qui s'inscrit toujours sans condition, s'ajoutent les impératifs hypothétiques qui « représentent la nécessité pratique d'une action possible comme moyen pour quelque chose, qu'on désire (ou du moins qu'il est possible qu'on désire) obtenir»[50]. Autrement dit, c'est un impératif immoral qui est soumis à une condition ''Si'' : « Si tu ne veux pas finir en prison, ne tue point ». Seul l'impératif catégorique qui vaut pour lui-même et par rapport à un élément intérieur est moral. Si l'impératif hypothétique exprime seulement que l'action est bonne en vue de quelque fin possible ou réelle, il est alors assertorique puisqu'il est l'ensemble des règles de l'habileté ou des conseils de prudence. Toute proposition indiquant la façon d'être heureux par intérêt n'est pas un impératif catégorique (inconditionné), mais est un impératif hypothétique puisqu'il concerne le choix des moyens en vue du bonheur personnel et est par conséquent le moyen des intérêts subjectifs, d'autant plus qu'ils se rapportent au moyen-fin en ce qui concerne une fin quelconque. Autrement dit, ils se rapportent à

[48] Jean Jacques Rousseau, *Du contrat social*, Paris, 1998, p.1998, p.127
[49]Emmanuel Kant, *Op.cit.*, p.150-151
[50] Emmanuel Kant, *Fondements de la métaphysique des mœurs*, Paris, Delagrave, 1949, p.47

l'habileté. Kant dit à cet effet que les impératifs hypothétiques « pourvoient à l'habileté dans l'emploi des moyens en vue de toutes sortes de fin »[51]**,** sont relatifs au bonheur, c'est la prudence « or on peut donner le nom de prudence en prenant ce mot dans le choix des moyens qui nous conduisent à notre plus grand bien-être »[52]. L'impératif catégorique quant à lui, s'inscrit dans la conception antique de l'homme : la fin de celui-ci n'est pas d'être heureux, mais d'être moral. Le bonheur n'est selon Kant qu'une conception empirique et irrationnelle. Face à une situation difficile qui se présente comme suit, que devez-vous faire? Que recommande Kant ?

Vous êtes un ingénieur chimiste qui travaille depuis deux ans dans une firme d'ingénierie spécialisée dans l'inspection et la surveillance. On vient de vous charger de l'étude d'un système d'évacuation des gaz d'un laboratoire situé au centre-ville à l'intérieur d'un édifice public. Vous constatez qu'à l'encontre de toutes les normes en vigueur, les conduits servent à évacuer, entre autres, des vapeurs d'acide perchlorique. Vous savez que ce produit, évacué dans une conduite horizontale et non lavable, peut se cristalliser sur les parois, et à saturation, devenir un explosif sensible au moindre choc ou à la moindre étincelle. Vous recommandez une correction immédiate de tout le système. Le responsable du laboratoire refuse d'appliquer vos recommandations sous prétexte qu'il ne dispose pas des fonds nécessaires à des travaux de cette envergure pour l'instant. Ces travaux ne pourront pas être effectués avant au moins un an. Vous en parlez à la direction de votre firme, on vous répond que vous avez fait ce qu'il y avait à faire et qu'on ne vous demande rien de plus dans ce dossier. Vous pourriez alerter les medias (pour alerter l'opinion publique et faire bouger les choses), mais vous savez les conséquences que ce geste aurait pour la réputation de la firme qui vous emploie, de même que les incidences que ça pourrait avoir sur les emplois de vos collègues si les clients perdaient confiance en cette firme spécialisée dans l'inspection et la surveillance sans compter les potentiels impacts pour votre carrière ou vos futures recherches d'emploi. Dans le cas présent, deux options sont envisageables : d'un côté on pourrait considérer que la décision ne relève pas de votre responsabilité et que c'est à la direction de votre firme d'assumer la décision à prendre au

[51] Emmanuel Kant, *Critique de la raison pratique, Op.cit.,* p.87
[52] Emmanuel Kant, *Ibid.,* p.87

nom du respect de l'autorité ou encore au nom de la valorisation de la recherche du bien-être individuel (ne pas nuire à votre carrière et indirectement votre famille); mais d'un autre côté, on pourrait aussi considérer qu'il est de votre devoir d'alerter les médias pour faire bouger les choses, et ce, au nom par exemple de la sécurité, ou encore de la valorisation de la responsabilité qui accompagne le fait que l'on détienne certaines connaissances. Choisir entre une option ou l'autre aura des conséquences significatives, la principale étant ici le risque qu'il y ait des morts en cas d'explosion et de l'autre côté, le risque que la firme qui vous a embauché perde sa réputation, qu'il y ait des pertes d'emplois et, peut-être même, pertes des possibilités pour vous de refaire carrière dans ce domaine. Dans cette situation, que recommande Kant ?

Kant recommande d'alerter les medias quelles qu'en soient les conséquences sur vous ou sur la firme puisque c'est de la vie et de la sécurité de l'homme qu'il est question. Si tout le monde était obligé de ne pas alerter les medias lorsque la préservation de la sécurité publique met en péril le bien-être ; non seulement ça détruirait l'humanité mais aussi vous auriez sur la conscience, la mort de ces individus s'il y a l'explosion. On ne peut pas, par simple égoïsme, par simple intérêt personnel, par lâcheté, laisser mourir des gens du fait de notre silence. Par conséquent une personne qui adhère à la « morale du devoir » considèrerait que l'on se doit moralement d'alerter les médias dans une telle situation, et ce même, si ça peut-être au détriment de sa carrière. Dans ce cas, si vous alertez les médias, vous êtes un homme vertueux, car vous avez agi moralement et non par intérêt. Il est très difficile de voir un individu se sacrifier au profit du bien de l'humanité. Kant recommande dans ces genres de situation d'agir par devoir parce que c'est un devoir. Si le devoir est ici une obligation ou s'impose à l'individu de façon catégorique, cela ne veut nullement dire que l'homme n'est pas libre. Il montre en réalité que le devoir est ce qui libère et non ce qui priverait l'individu de sa liberté. Il faut considérer le devoir moral comme une obligation intérieure et non comme une obligation extérieure : l'individu reste autonome lorsqu'il accomplit son devoir moral, car il ne fait que suivre ce que sa propre raison lui dicte ou recommande. La source du devoir moral est en individu lui-même et non dans une autorité supérieure. L'individu qui va agir moralement dans ce cas cité, a agi librement tout en faisant preuve de bonne volonté et de bonne moralité. Il a respecté la maxime

d'autonomie qui recommande d' « agir de telle sorte que la maxime de notre volonté puisse valoir toujours en même temps comme principe d'une législation universelle »[53]. Les impératifs hypothétiques tout comme les impératifs catégoriques sont fondés sur la raison mais la différence est que les impératifs hypothétiques commandent de choisir le moyen le plus rationnel, le plus adapté pour parvenir à des fins. Le critère d'évaluation est un critère pragmatique de réussite et d'efficacité, car on évalue les moyens et non la fin visée. Kant souligne à ce niveau que ces impératifs ne peuvent constituer le fondement de la morale : soit ces impératifs n'ont absolument rien à avoir avec la morale ; soit ils peuvent viser la réalisation d'une finalité immorale ; soit ils réduisent l'action apparemment morale à une action faite par pur intérêt. Ces impératifs sont fondés sur une rationalité instrumentale. Néanmoins pour Kant, la morale ne réside pas dans les impératifs hypothétiques mais dans les impératifs catégoriques. Les impératifs catégoriques commandent sans aucune condition. Ils sont universels : ils valent pour tout homme, et doivent être plus forts que les désirs des individus. C'est pourquoi la morale pour Kant est l'ordre du devoir pour fonder la raison qui s'impose à tout homme. On pourrait penser que le devoir kantien nuit à la liberté de l'homme, le brime dans sa créativité, l'empêche de réaliser certaines actions qui lui seraient profitables, et même le mettraient en danger. En fait, pour Kant, c'est tout le contraire. C'est ce qui constitue l'homme en tant qu'homme. C'est ce qui vient donner à l'homme toute sa valeur, l'élevant au-dessus des autres créatures. C'est dans cette perspective d'idée qu'il affirme:

> Deux choses me remplissent le cœur d'une admiration et d'une vénération, toujours nouvelle et toujours croissante, à mesure que la réflexion s'y attache et s'y applique : le ciel étoilé au-dessus de moi et la loi morale en moi. […] Le premier spectacle, d'une multitude innombrable de monde, anéantit pour ainsi dire mon importance, en tant que je suis une créature animale qui doit rendre la matière dont elle est formée à la planète (à un simple point dans l'Univers), après avoir été pendant un court espace de temps (on ne sait comment) douée de la force vitale. Le second, au contraire, élève infiniment ma valeur, comme celle d'une intelligence, par ma personnalité dans laquelle la loi morale me manifeste une vie indépendante de l'animalité et même de tout le monde sensible[54]

[53]Emmanuel Kant, *Ibid*., p.30
[54] Emmanuel Kant, *Ibid*., p.173

La loi morale plus précisément le devoir moral est alors ce qui rend homme et digne. Elle fait de l'homme un être respecté et respectable.

## **Chapitre troisième**: Devoir et sociabilité

Kant est influencé par le piétisme (tentative de rajeunissement du luthéranisme protestant, destinée à réveiller la foi par la lecture vivante de la Bible), la tradition rationaliste (issue de Leibniz et systématisée par Christian Wolf. Cette tradition marquait fortement les Universités allemandes de l'époque. Elle assignait à la philosophie l'organisation d'un ensemble rigoureux à partir de la seule raison humaine), le scepticisme de Hume (scepticisme ayant ébranlé les certitudes rationalistes et le projet d'atteindre des vérités absolues) et par l'œuvre de Jean-Jacques Rousseau (l'*Emile* en particulier), Kant décide tout en réfléchissant sur la conscience morale, de mettre en place une morale de devoir. Cette morale de devoir par sa rigueur et sa peur a des influences sur la vie humaine et dans une certaine mesure sur ses écrits. Quelles soient négatives ou positives, ces influences demeurent considérables.

### 3-1 Influence de la morale kantienne sur la société

De par sa rigueur, la morale kantienne installe au sein des individus une peur. Si rigoureuse qu'est cette morale, son application amènera une harmonie, une paix insondable. Quel est le constat enregistré ?

Le constat enregistré est amer. Chaque individu veut son bonheur quel qu'en soit le prix à payer. Ils sont capables de violer le devoir autrui pour pouvoir arriver à leurs propres fins. Quelles influences Kant ou plus précisément sa morale a sur nous ?

Qu'elles soient négatives ou positives, ces influences demeurent considérables. C'est ainsi que Schopenhauer, l'un des admirateurs de Kant, devenu l'une de ses victimes fut voué au mépris public. En effet, Schopenhauer est l'un des lecteurs de Kant, mais suite à sa lecture de l'ouvrage de ce dernier intitulé *Critique de la raison pratique,* il fut choqué. Choqué dans la mesure où à son avis, la morale kantienne dans sa forme même, c'est-à-dire impératif est éminemment problématique. Il pense que le fondement de la déontologie kantienne, la liberté comme autonomie de la volonté entre en profonde contradiction avec ce qui se passe. Suite à cette désolation issue de sa lecture de la *Critique de la raison*

*pratique*, Schopenhauer décide dans le cadre d'un concours organisé par la société royale des sciences du Danemark d'écrire un véritable pamphlet contre la déontologie kantienne. Bien qu'étant le seul à concourir, il ne remporta pas le prix. Il fut jugé indigne, car la philosophie kantienne était sacro-sainte à cette époque. Non seulement Kant a influencé la vie humaine, mais aussi la philosophie de la religion plus précisément celle de Paul Ricœur. La philosophie de Ricœur est influencée de façon massive par la philosophie de Kant. Ricœur est avant tout, un homme attentif au fait que Kant déploie une philosophie des limites. Quand Kant établit le monde de l'autonomie de la raison au moyen de la philosophie transcendantale, Ricœur voit en lui quelque chose de meilleur. C'est ainsi qu'il fait appel à sa critique pour comprendre la religion par rapport à l'obligation morale. Eduard Spranger n'est pas resté intact à cette influence. C'est à une réinterprétation positive de l'idée kantienne du devoir dans une perspective pédagogique qu'Eduard Spranger, éminent pédagogue de l'époque de Weimar et de la première période (1949 à 1959) de la création de la République fédérale (20), a fait apprécier, dès Fréderic II, une tradition prussienne digne de considération. Ce dernier avait fait ce qui, pour son époque, était de son devoir et attendait autant de ses successeurs. Il ne pense pas qu'il soit possible d'engager pédagogiquement la lutte contre le bien de l'humanité toute entière, contre l'égoïsme, les convoitises de tous genres et les autres facteurs négatifs, sans recourir à l'idée de devoir. Kant est apprécié dans le domaine théorique et pratique de l'éducation. Kant, à part quelques-unes des influences qu'on vient de citer, a aussi influencé des philosophes comme Fichte, Geoy, Wilhelm, Friedrich, Hegel, Schelling. S'agissant de l'homme lui-même, cette influence est énorme. Non seulement il force l'homme à être vertueux mais aussi il amène ce dernier à avoir du respect pour lui-même[55]. Tout en relevant la faiblesse de l'homme, le devoir soumis à la loi, s'oppose aux penchants de la personne, à ses attentes personnelles. Ce décalage entre les « appétits sensibles » et le devoir révèle les faiblesses du caractère humain. L'Homme, dès lors, peut certes mériter un bonheur qui, selon Kant, sera divinement reconnu mais avant d'accéder à ce bonheur il devrait accomplir ses devoirs envers les autres. Cela implique qu'il doit nécessairement se sacrifier, s'humilier car le

[55] Emmanuel Kant, *Critique de la raison pratique,* Paris, PUF, 1949, p.80

devoir envers autrui implique des sacrifices, des déchirements, et l'humiliation de la conscience de soi, qui se révèle indigne de la loi morale. L'idée de Kant, son influence nous donne l'autorité d'être nous-mêmes, tout en étant sujet moral, c'est-à-dire que l'homme doit s'approprier des qualités (la vertu par exemple) pour se rendre meilleur et aussi favoriser l'effectivité de la légalité, de la justice et de la paix dans le monde. L'ambition de Kant est d'amener les hommes à se perfectionner grâce à une bonne volonté. Pour Kant l'homme qui a une valeur morale est celui qui est droit, celui qui est vertueux. Il dit que seul devant un homme en qui il voit une droiture supérieure à celle qu'il procède, mérite son inclination. C'est ainsi qu'en citant Fontenelle qui dit : « Je m'incline devant un grand […],mais mon esprit ne s'incline pas »[56]**,** Kant ajoute: «Devant un homme de condition inférieure, roturière et commune, en qui je vois la droiture de caractère prise à un degré que je ne trouve pas en moi-même, mon esprit s'incline, que je le veuille ou non, si haute que je maintienne la tête pour lui faire remarquer la supériorité de mon rang »[57]. L'homme kantien est un homme qui se conforme aux impératifs catégoriques et est donc dans la pureté puisqu'il accomplit des actions morales parce qu'il faut les accomplir sans considérer les facteurs extérieurs. Son motif est pur (son motif, c'est l'impératif catégorique, c'est-à-dire «il faut parce qu'il faut »). Il y a plusieurs avantages liés à l'application de la morale kantienne du devoir :

- La morale kantienne permettra à tous les hommes d'être vertueux dans la société ;
- Elle permettra de considérer son prochain comme soi-même ;
- Elle permettra de toujours aider son prochain même si cette aide nous conduit à la souffrance ;
- Elle force l'homme à agir dans la droiture et à respecter les règles du vivre ensemble.

### 3-2 L'enseignement de la morale kantienne du devoir

Comment enseigner la morale kantienne ?

Chaque individu est un sujet libre. C'est-à-dire capable par un acte de sa raison et de sa volonté de choisir les valeurs auxquelles il décide de se référer et capable d'inscrire

[56] Emmanuel Kant, *Ibid.*, p.81
[57]Emmanuel Kant, *Ibid*., p.81

ce choix dans ces actes. Mais nous ne vivons pas dans un monde d'êtres purement raisonnables parce que les passions et les intérêts se contredisent et s'affrontent. Un élément nécessaire et même indispensable apparait alors pour rendre l'homme capable d'agir suivant la morale : C'est l'éducation. L'enseignement de la morale et surtout de la morale kantienne du devoir passe par l'éducation. Mais, qu'est-ce que l'éducation ?

Du latin *Educare* qui signifie « nourrir », « prendre soin de », l'éducation est la mise en œuvre des méthodes et des procédés propres à assurer la formation et le développement d'un être humain. Elle a pour but de conduire l'homme à sa propre humanité. Kant dira à ce propos que c'est par éducation que l'homme est ce qu'il est[58]. Quand on parle de l'éducation chez Kant, il faut mettre l'accent sur deux aspects : la discipline et l'instruction. La discipline est la partie négative de l'éducation. Elle habitue l'enfant à supporter la contrainte des lois. Par-là, elle l'aide à surmonter sa sauvagerie originelle par la transmission du savoir et par l'étude. L'éducation est aux yeux de tous ce qui permet de développer la capacité de l'individu ainsi que le perfectionnement de l'humanité prise dans son ensemble. Quand Hanna Arendt parle de l'éducation, elle lui assimile trois rôles : le rôle autoritaire, le rôle protecteur et le rôle conservateur. Quand on parle de l'éducation, seul l'homme est concerné. C'est ainsi qu'on inclut dans l'éducation des compétences et des éléments culturels. Chaque pays dans le monde dispose de son propre système éducatif avec un rôle traditionnellement dévolu aux parents ou à leur substitut. L'éducation est considérée comme un élément important dans le développement humain, d'où le droit à l'éducation de tout individu. Un système éducatif performant est donc un avantage majeur. Quand on est privé d'éducation, on est considéré comme un handicap. Pour être homme, il faut nécessairement être éduqué. Selon Kant, pour qu'un homme vive en paix avec ses semblables, pour qu'il respecte et se conforme aux lois de la société, il a besoin d'être éduqué, pour faire un bon usage de ses capacités naturelles. Le principal obstacle à la réussite de l'éducation de l'homme est son penchant pour le mal car, même sous le régime des lois, l'homme cherche, malgré tout, ses propres intérêts en enfreignant celles-ci. Ce problème est d'autant plus sérieux que si l'homme n'arrive pas à dominer son penchant au mal, les lois civiles ne l'empêcheront pas à agir dans l'immoralité.

[58]Emmanuel Kant, *Réflexions sur l'éducation*, Paris, PUF, 1990, p.6

L'éducation a donc pour rôle, de l'aider à bien agir, à aimer et à se conformer aux lois civiles, à accomplir son devoir. C'est dans cette éducation que la loi permet de mettre des bornes à la liberté de tous, et la légalité constitue un idéal qui gouverne la société. Selon Kant, l'éducation est un art dont la pratique doit se parfaire à travers de multiples générations. Autrement dit, chaque génération doit se servir des acquis du passé, de ce qui a déjà été cultivé en l'homme pour réaliser le présent et prévenir le futur. L'homme est appelé à bâtir le monde, à le transformer selon ses aptitudes. L'art d'éduquer doit procéder du jugement. Il doit avoir une référence que sont les parents par leurs comportements et leurs éducations. Pour le philosophe de Königsberg, dans l'éducation, il faut distinguer plusieurs éléments dont :

- La discipline : il faut discipliner l'homme. Il faut le dresser, le contraindre au bien, l'obliger à dominer ses penchants au mal, à renoncer à ses défauts[59]. La discipline est stricte et consiste à faire régner l'ordre. Elle permet à l'homme de faire preuve de soumission et d'obéissance. Kant la trouve brute. Elle ne favorise pas la réflexion. Pour ce faire, il faut la culture.

- La culture : la culture est caractérisée par l'instruction et la conduite[60]. Elle favorise l'usage de la réflexion et de la liberté. La culture est la seconde étape de l'évolution de l'homme qui a commencé avec la nature, c'est-à-dire l'état brut et arrive à la culture, c'est-à-dire au développement de ses capacités naturelles. Pour Kant, la culture comprend l'enseignement par les règles et par les exemples. Elle consiste à procurer l'habileté. L'homme, être raisonnable, se doit à lui-même de ne pas laisser inutilisées ses dispositions naturelles. Il a le devoir de cultiver ses dispositions physiques et intellectuelles. Par la culture, l'homme doit connaître le rôle et l'importance de la société, afin de se conformer plus tard aux lois civiles.

- La prudence : Pour Kant, Il faut veiller à ce que l'homme devienne également prudent, qu'il soit à sa place dans la société humaine, qu'il ait faveur et influence[61]. Bien que l'homme dispose de nombreux moyens pour vivre en harmonie avec ses

[59] Emmanuel Kant, *Ibid*., p.11
[60] Emmanuel Kant, *Ibid*., p.11
[61] Emmanuel Kant, *Ibid*., p.12

semblables, son penchant au mal persiste toujours. D'où l'utilité de la prudence que nous conseille Kant. L'homme prudent est celui qui sait tirer avantage de tout ce qui arrive ou peut arriver au sein de la société. Il est un citoyen, un leader, un meneur d'hommes qui sait lire les signes du temps. Il a une valeur publique. Un tel homme peut bien être un homme politique, capable de regrouper ses semblables à ses côtés. Il est capable aussi bien de fléchir la société civile à sa volonté qu'à s'adapter à cette même société.

- La moralisation : elle est la dernière étape, le sommet de l'éducation[62]. Par elle, l'homme ne peut que choisir de bonnes fins, c'est-à-dire des fins dans lesquelles chacun se trouve. Veiller à la moralisation de l'homme, c'est veiller à ce que ses choix soient motivés par une volonté et soient conduits dans le cadre de son éducation, par la raison pratique pure. La moralisation est ce qui fait que l'homme dans la société agit dans le souci de respecter les lois du devoir. Grâce à l'éducation morale, l'homme exerce sa liberté dans l'accomplissement de son devoir. Au plan politique, par exemple, il se conforme aux lois de la république par devoir. La moralisation est véritablement la finalité de l'éducation, avec elle l'homme peut se sentir bien armé pour vivre dans la société. Elle acquiert une valeur au regard du genre humain tout entier.

Pour réussir l'éducation d'un enfant, il convient de le laisser agir librement comme il le pense, mais pas le laisser nuire à lui-même. Sa liberté ne doit en aucune manière entraver celle d'autrui. Il importe aussi d'apprendre à l'enfant qu'il ne peut arriver à ses fins qu'en laissant les autres atteindre les leurs; puisque chacun est libre et doit assurer sa propre culture. Il faut apprendre à l'enfant qu'on lui impose une contrainte propre qui va à l'amener à l'usage de sa propre liberté, qu'on veille à sa culture pour qu'il puisse un jour être libre, c'est-à-dire qu'il n'ait pas à dépendre de la sollicitude d'autrui[63]. Autrement dit, l'enfant doit apprendre comment se tenir dans la société. Il doit faire un usage positif de sa liberté en évitant de se faire tort. Il doit unir ses forces avec celles des autres pour son propre développement. Les enfants sont destinés à évoluer d'eux-mêmes, à agir selon leur

[62] Emmanuel Kant, *Ibid*., p.12
[63] Emmanuel Kant, *Ibid*., p.17

conscience, c'est-à-dire selon les lois qu'ils portent en eux et à former une société digne de l'humanité. Pour vivre en paix avec ses semblables, l'enfant doit être habité par la loi morale. La législation pratique nous aidera à connaître la raison en tant qu'elle détermine la volonté et les actions au moyen des concepts. C'est au fond dans l'éducation que gît le secret de la perfection de la nature humaine. Autrement dit, c'est seulement par le biais de l'éduction que l'homme peut arriver à développer ses dispositions naturelles. Sans l'éducation, l'homme resterait à l'état brut dans lequel il arrive au monde. C'est par l'éducation qu'il devient véritablement homme aussi bien physiquement que moralement. L'éducation, par la discipline qu'elle impose à l'enfant, empêche que ses penchants aient trop d'influence sur sa volonté aux dépens de sa raison. C'est grâce à une telle discipline que l'enfant acquiert la force intérieure que fournit la moralité. Dire que l'éducation favorise l'acquisition de la vertu par le biais de la discipline revient à affirmer qu'elle mène l'homme à la sagesse par le développement des dispositions originaires d'une bonne volonté qui seule peut conduire à la moralité. La perfection morale se réalise au fur et à mesure que les dispositions au bien s'actualisent en l'homme[64]. Cependant, l'éduction ne doit pas reposer seulement sur une discipline rigide imposée de l'extérieur. Elle doit permettre à l'homme de parvenir graduellement à pratiquer librement la vertu d'une manière méritoire et exemplaire par l'intermédiaire de la tranquillité et de la joie qui l'accompagnent. Mais elle ne doit pas viser seulement la perfection morale, car sa mission, c'est de porter progressivement à leur maturité toutes les dispositions qui sont contenues en l'homme à l'état virtuel, de sorte que l'humanité devienne de jour en jour meilleure. Pour ce faire, il convient de ne pas éduquer les enfants seulement d'après l'état présent de l'espèce humaine, mais d'après son état futur possible et meilleur. Chaque génération d'éducateur doit donc œuvrer pour que la génération des enfants dont ils assurent la formation devienne meilleure que la sienne. In fine, comme nous l'avons annoncé en début de cette section, l'éducation est le moyen par lequel l'homme devient un être moral.

[64] Emmanuel Kant, *Ibid*., p.17

## **Chapitre quatrième : Quelques objections**

Tout n'est pas rose chez Kant. Il y a quelques difficultés que l'on rencontre face à sa rigueur. C'est ainsi qu'on se demande si sa morale est vraiment faite pour l'homme, cet être de chair et de passion, qui suit d'avantage l'élan de ses sentiments que les déterminations de sa volonté.

### **4-1 Difficultés liées à l'application de la morale kantienne : Une morale trop pure et rigide**

Tout comme l'affirmait Emile Boutroux, « (…) c'est un rigorisme, et non seulement un rationalisme »[65], l'analyse kantienne du devoir paraît trop pure et rigoureuse. En effet, Kant en soulignant l'importance du sujet, néglige les conditions concrètes de l'action morale. Il est facile de savoir si notre action pouvait être érigée en loi universelle ou non, mais le plus difficile voire même impossible c'est quand nous sommes face à des conditions de la vie quotidienne qui rendent l'application de ce critère malaisée. Parfois, nous sommes face à un dilemme moral ou confrontés à des choix difficiles car les devoirs entrent en conflits. C'est ainsi que nous n'arrivons toujours pas à savoir quelle est l'option que nous devons choisir entre deux actions qui sont impossibles d'entreprendre à la fois. Il est donc difficile de savoir notre devoir dans ce genre de situation. Par exemple, la loi m'interdit de tuer mon prochain. Cela signifie-t-il qu'elle m'interdit aussi de prendre les armes pour défendre mon enfant menacé de mort par une folle furieuse ou par un assassin sans scrupule? De même, le devoir m'oblige à refuser la violence. Est-ce à dire que je dois supporter sans broncher les attitudes racistes ? Si nous prenons l'exemple donné par Jean-Paul Sartre dans *L'existentialisme est un humanisme*. L'élève de Sartre hésite entre rejoindre les Forces Françaises en exil pour combattre l'ennemi allemand, vengeant par là son père ou rester auprès de sa mère et l'aider à vivre[66]. Que dois faire l'élève de Sartre dans ce cas-là ? Quoi qu'il fasse, il manquera à l'une de ses obligations. Quand Kant nous

[65] Emile Broutoux, *Philosophie pratique de Kant*, Paris, Vrin, 1926, p.222
[66] Jean-Paul Sartre, *L'existentialisme est un humanisme*, Paris, Gallimard, 1966,p.44

montre et démontre que le devoir est ce qui nous coûte, a-t-il oublié que l'homme accomplit toujours son devoir en vue des intérêts ? Le devoir moral de Kant est difficile à appliquer car non seulement il ne nous montre pas ce qui est bien de faire ou ce qui est mal d'éviter. On ne saurait donc avec certitude si notre action est morale car on est incapable de sonder notre propre cœur. La morale de Kant est irréalisable et est faite pour des hommes parfaits et tout comme le dit si bien Charles Péguy : « le kantisme a les mains pures, mais il n'y a pas de mains »[67]. Kant, en poussant jusqu'aux dernières limites sa conception de la morale, n'a pas pris en considération certains aspects importants du devoir. En effet, quand Kant valorise l'intention (la pureté de l'intention), il ne prend pas en considération les conséquences qui découleront de cette dernière. Tout comme il le reconnaît d'ailleurs, il est extrêmement difficile de savoir si une action donnée est faite par la seule pureté de l'intention car il est difficile voire même impossible de sonder les intentions y compris quand il s'agit des nôtres :

> En fait, il est absolument impossible d'établir par expérience avec une entière certitude un seul cas où la maxime d'une action d'ailleurs conforme au devoir ait uniquement reposé sur des principes moraux et sur la représentation du devoir. Car il arrive parfois sans doute qu'avec le plus scrupuleux examen de nous-mêmes, nous ne trouvons absolument rien qui, en dehors du principe moral, ait pu être assez puissant pour nous pousser à telle ou telle bonne action et à tel grand sacrifice, mais de certitude que réellement ce ne soit point une secrète impulsionnelle de l'amour propre qui sans le mirage de cette idée, ait été la vraie cause déterminante de la volonté[68].

Seul Dieu qui « sonde les cœurs et les reins » peut connaître la vérité »[69] des intentions humaines. On pourrait même affirmer qu'aucune action ne pourrait être morale au sens de Kant parce que toute action doit être nécessairement être déterminée par un intérêt quelconque. Une action sans intérêt est un monstre conceptuel, quelque chose de contradictoire et d'incompréhension du point de vue psychologique. La loi morale de Kant est une morale vide de contenu. C'est une morale qui ne dit pas, dans le détail, ce qui est bien de faire ou ce qui est mal d'éviter. Cette loi qui n'est qu'un simple principe ne nous dit pas ce qu'est le bien parce qu'en toute rigueur, elle ne permet pas de savoir quelle

[67] Charles Péguy, *Pensées,* Octobre 1910
[68] Emmanuel Kant, *Fondements de la métaphysique des mœurs*, Paris, Delagrave, 1949, p.28-29
[69] *Ancien Testament* Psaume 7, 10

maxime d'action précisément pourrait être érigée en loi universelle. Quand Kant parle de l'impératif catégorique, on a l'impression que sa morale nous laisse complètement et absolument démunie. L'impératif catégorique est creux. Kant dit qu'on ne doit pas garder un dépôt. Que faire alors si le dépositaire a disparu sans adresse ni consigne ? A qui remettre la somme ? Au-delà de ces critiques menées par nous-mêmes, plusieurs auteurs ont critiqué cette morale kantienne du devoir. Cette morale, qu'on pourrait qualifier de pure et rigide, a été critiquée par des philosophes tels que Benjamin Constant, Nietzsche, Schiller, Henri Bergson, John Stuart Mill, Charles Péguy, Hegel, Jankélévitch et Arthur Schopenhauer. Nous allons essayer de présenter l'opinion de certains d'entre eux. Que reprochent-ils à Kant ?

Quand Kant exclut les sentiments moraux tels que l'amour, la pitié, il ignore selon eux que l'accomplissement des devoirs de l'homme est toujours subordonné aux sentiments. C'est ainsi que pour David Hume, la sympathie est la source même de la moralité[70]. Pour les utilitaristes comme John Stuart Mill, Jérémy Bentham, Sidgwick, Peter Singer, une action est morale quand cette dernière mène au maximum du bonheur pour le plus grand nombre. Pour eux, le bonheur est la valeur suprême, et au-delà de cela, ils soutiennent que seuls nos intérêts nous amènent à faire le bien. Car le plus grand bonheur du plus grand implique également notre bonheur. Une action ne peut donc être jugée moralement bonne ou mauvaise qu'en raison de ses conséquences bonnes ou mauvaises pour les individus concernés. Une action est dite selon eux, mauvaise lorsqu'elle tend à augmenter la somme globale des souffrances en ce monde. Est utile donc ce qui augmente le bonheur de la communauté. L'intérêt est alors le fondement de la morale. Bentham reproche à Kant le fait qu'il voit dans le devoir une satisfaction lointaine[71]. C'est- à -dire le fait que le devoir nous rendra à la longue heureux. C'est ainsi qu'il rejette cette idée et soutient l'opinion selon laquelle un plaisir apporté par la main vaut mieux qu'un plaisir lointain. Il nous recommande de ne jamais sacrifier un plaisir sûr à celui qui n'est que probable. Le bonheur est alors la plus grande somme de plaisirs diminués de la plus petite somme de douleurs dans une existence complète. Benjamin Constant à son tour, reproche

[70] David Hume, *Traité de la nature humaine*, Paris, Flammarion, 1991, p.44
[71] Jeremy Bentham, *Chrestomathia*, Suisse, Droz, 1899, p.16

à Kant le fait qu'il interdise de façon absolue et radicale le mensonge même si cela pourrait avoir des conséquences positives[72]. Kant disait en effet que le mensonge est la plus grande des violations de l'homme envers lui-même et en tant qu'être raisonnable et moral. Si pour Kant, le mensonge qu'il soit intérieur ou extérieur entache la dignité humaine, est-ce qu'il est normal qu'un médecin dise à son patient malade son état tout en sachant que cette nouvelle l'affaiblirait ou le tuerait ? Si le devoir recommande donc de toujours dire la vérité quelles que soient les conditions dans lesquelles on peut se trouver, doit-on dire dans le cas cité précédemment la vérité? Dans le cas où des assassins en viendraient à nous demander si l'homme qu'ils recherchent a trouvé refuge chez nous, que devons-nous faire ?

Kant nous conseille de dire la vérité car mentir serait un crime : « un principe reconnu vrai, (connu *à priori*, par conséquent apodictique), ne doit jamais être abandonné, quels que soient ses dangers apparents »[73]. Kant en réalité ne mesure en aucun cas les conséquences fâcheuses et désastreuses qui peuvent découler de nos actes (dire la vérité). Benjamin trouve que Kant exagère et que cela est impossible pour un être imparfait qu'est l'homme. C'est ce qu'il nous fait comprendre à travers ce passage:

> Le principe moral que dire la vérité est un devoir, s'il était pris d'une manière absolue et isolée, rendrait toute société impossible. Nous en avons la preuve dans les conséquences directes qu'à tirées de ce premier principe un philosophe allemand, qui va jusqu'à prétendre qu'envers des assassins qui vous demanderaient si votre ami qu'ils poursuivent s'est réfugié dans votre maison, le mensonge serait un crime.[74]

Il va plus loin en disant qu'on doit la vérité à qui de droit et à celui qui le mérite : « dire la vérité n'est qu'un devoir qu'envers ceux qui ont droit à la vérité »[75]. Quand à Friedrich Schiller, il condamne l'ascétisme de cette morale qui bien loin de conduire l'homme au bonheur, l'avilit. Schiller dans son ouvrage *Über Anmut und Wüder* (*Grâce et Dignité*), plaide qu'on intègre le sentiment dans l'accomplissement du devoir. Il souhaite que le sentiment soit considéré comme une partie intégrante de ce qu'il faut pour satisfaire pleinement les exigences de la morale. Autrement dit, la passion, l'amour, la pitié, le plaisir,

[72] Benjamin Constant, *Des réactions politiques*, Paris, Vrin, 1989, p.16
[73] Emmanuel Kant, *Métaphysique des mœurs* (doctrine du droit et doctrine de la vertu), trad. A. Philonenko, Paris, Vrin, 1968, p.251
[74] Benjamin Constant, *Des réactions politiques*, Paris, Flammarion, 1989, p.41
[75] Benjamin Constant, *Ibid.*, p.42

la peine, la peur, la crainte ont leurs mots à dire dans l'action morale. Pour Schiller, la première erreur de Kant est d'avoir exclu le sentiment sans pour autant savoir que l'idéal de la conduite morale consiste dans cet ajustement parfait entre la détermination de la volonté par des principes moraux et nos désirs et inclinations naturels et instinctifs. C'est dans cette optique, il affirme :

> Toutes opposées que soient les actions par inclination et celles par devoir, objectivement parlant, il n'en va pas de même subjectivement et l'homme n'a pas seulement le droit, il doit lier le plaisir au devoir; il doit obéir avec joie à sa raison. Ce n'est pour qu'il la jette comme une charge et qu'il s'en débarrasse comme d'une enveloppe grossière, non, c'est pour la lier de la façon la plus intime à son moi supérieur qu'une nature sensible s'est jointe à sa nature purement spirituelle. Par le simple fait qu'elle fit de lui un être raisonnable et sensible, c'est-à-dire un homme, la nature lui signalait l'obligation de ne pas séparer ce qu'elle a réuni, de ne pas laisser derrière soi, même dans les plus pures expressions da sa patrie divine, la partie sensible et de ne pas fonder le triomphe de l'une sur la répression de l'autre[76].

Nietzsche reproche à Kant le fait qu'il ait méconnu le caractère unique de l'intention morale. Il reproche à la théorie kantienne son égoïsme et son abstraction. C'est pourquoi, il écrit :

> Et maintenant, ne me parle pas de l'impératif catégorique, mon ami! Ce mot chatouille mon oreille et me fait rire malgré ta présence si sérieuse. Il me fait songer au vieux Kant(…) comment? Tu admires l'impératif catégorique en toi ? Cette ''fermeté'' de ce que tu appelles ton jugement morale(…) Admire plutôt ton égoïsme l'aveuglement, la petitesse et la modestie de ton égoïsme! Car c'est de l'égoïsme de considérer son propre jugement comme la loi générale ; un égoïsme aveugle, mesquin et modeste, d'autre part, puisqu'il révèle que tu n'es pas encore découvert toi-même, que tu n'as pas encore créé, à ton usage, un idéal qui te soit personnel, qui n'appartiendrait qu'à toi seul. Car cet idéal ne pourrait jamais être celui d'un autre, et encore moins, celui de tous ! Celui qui juge encore :'' dans ce cas chacun devrait agir ainsi'' n'est pas avancé de trois pas dans la connaissance de soi :autrement il saurait qu'il n'y a pas d'actions semblables et qu'il ne peut pas y en avoir, que toute action qui a été exécutée l'a été d'une façon tout à fait unique et irreproduisible, qu'il en sera ainsi de toute action future, et que tous les préceptes ne se rapportent qu'au grossier côté extérieur des actions(de même que les préceptes les plus ésotériques et les plus subtils de toutes les morales jusqu'à

[76] Friedrich Schiller, *Über Anmut und Wüder*, Paris, Flammarion, 1966, p.285

> aujourd'hui),qu'avec ces préceptes on peut atteindre, il est vrai, une apparence d'égalité, mais rien qu'une apparence.[77]

Nietzsche voit dans la morale kantienne du devoir l'expression du « nihilisme », c'est-à-dire la tendance de la vie à se nier elle-même. C'est ainsi qu'il distingue deux sortes de morales : la morale des faibles et la morale des forts. Les forts, les dominants, les aristocrates, ont d'abord inventé les valeurs et la morale. Est bon, selon cette morale, ce qui est noble, digne, élevé, loyal, etc. Fatigué d'être maltraités, les esclaves et les faibles ont fini par se révolter et par mettre en place la morale chrétienne, dont les valeurs sont définies négativement, en réaction à la force. Le bien n'est pas premier, il est défini négativement : est bon tout ce qui n'est pas mauvais, ou plutôt tout ce qui n'est pas méchant. Est bon tout ce qui peut se sacrifier : le pauvre, l'homme altruiste, inoffensif, tel est l'idéal du christianisme. La morale trouve donc sa source dans le ressentiment des esclaves à l'égard des maîtres. Les maîtres sont les créateurs et les esclaves, ceux qui ne savent ni inventer ni créer. Les esclaves ont forgé l'idéal, œuvre de la faiblesse et du mensonge, par esprit de vengeance, par impuissance et par renoncement. Ceux qui ne sont pas en mesure de créer, d'inventer, de faire, d'agir, qui ne peuvent et ne savent accéder aux vraies joies de la vie et de l'action, vont, par impuissance existentielle, par misère spirituelle, se venger : ils forgent alors les valeurs morales, le bien, le mal, la morale toute entière, pour compenser leur infinie misère existentielle. La morale chrétienne se caractérise en effet par un idéal ascétique selon lequel privations et mortifications permettent d'atteindre la perfection morale. Il est donc clair pour Nietzsche que la morale kantienne évacue la personne concrète du champ de l'action. Tout ceci laisse voir cette morale kantienne comme une morale trop pure, une morale faite pour les saints.

## 4-2 **Aristote et la morale : Une morale apparemment plus appréciée par les hommes.**

La morale aristotélicienne est la morale la plus appréciée par les hommes. En effet, la morale aristotélicienne est une morale qui est essentiellement basée sur l'impératif

[77] Nietzsche Friedrich, *Le Gai savoir*, Paris, Mercure de France, 1989, p.285

hypothétique plus précisément sur le bonheur. Pour Aristote, l'homme est un être qui recherche en tout temps et en tout lieu son bonheur personnel : « Tout art et toute recherche, de même que toute action et toute délibération réfléchie, tendent, semble-t-il vers le bien»[78]. Le bonheur est ainsi quelque chose d'indépendant et d'auto-suffisant. Quelle est la nature de ce bonheur ?

Si on s'arrête aux opinions, on constate vite qu'elles divergent. Ce qui représente le bonheur varie d'un individu à l'autre, et même varie pour la même personne en fonction des époques : mon idéal de bonheur à 20 ans n'est pas le même que mon idéal de bonheur à 60 ans. C'est que le bonheur se pense souvent comme le comblement d'un manque : si je suis malade, mon idéal de bonheur sera la santé, si je suis pauvre, ce sera la richesse. Dès lors que le manque est comblé, le désir se porte vers un autre objet, et l'idée que l'on se fait du bonheur change de contenu. Pour Aristote il y a trois (3) grandes façons d'entendre le bonheur selon le type de vie que l'on mène : une vie matérialiste, une vie politique ou une vie intellectuelle. Pour « la masse et les gens les plus grossiers », le bonheur, « c'est le plaisir ». Nombreux sont ceux qui confondent bonheur et plaisir et cherchent le bonheur dans la satisfaction des sens. Or nous dit Aristote, ceci est un leurre. Le bonheur ne se trouve pas dans l'hédonisme. Il ne s'agit pas pour lui de nous détourner des plaisirs terrestres et matériels, au contraire, il est le premier à reconnaître qu'il est très difficile d'être heureux si l'essentiel nous manque. L'erreur, selon lui, est de croire que les plaisirs et les biens matériels constituent le but ultime, alors qu'ils ne sont au mieux que des moyens vers quelque chose de supérieur, qui constitue le vrai bonheur. Faute de voir qu'il existe un bien supérieur, on reste donc bloqué dans un hédonisme stérile. Les esprits distingués et vraiment actifs placent le bonheur dans la gloire. Dit autrement, ceux qui ont une vie sociale et politique active placent souvent le bonheur dans les succès et les honneurs. Pour l'individu, c'est une façon de faire valider ses qualités par la communauté en les rendant publiques. L'inconvénient avec cette conception du bonheur, est qu'elle provient de quelque chose qui ne vient pas de l'intériorité de l'individu, mais qui lui est accordé de l'extérieur par la communauté. Que se passe-t-il, alors, le jour où les honneurs ne viennent plus ? Les sages, quant à eux, trouvent le bonheur en eux-mêmes, dans la contemplation.

[78] Aristote, *Ethique à Nicomaque*, Paris, Vrin, 1998, p.19

Le bonheur du sage a une dimension idéale et divine qui en fait plus un horizon qu'un véritable but à atteindre pour l'être humain. Il n'en faut pas moins développer cet aspect de nous-mêmes si nous voulons dépasser l'hédonisme et la compétition sociale. Le bonheur du sage nous renseigne sur la nature du bonheur véritable : il se trouve en soi-même, ne dépend pas des aléas du monde extérieur. Il est à noter que le bonheur est habité par un paradoxe fondamental qui le rend consubstantiellement proche et lointain. Autant le bonheur apparait comme notre destinée personnelle, autant est-il séparé de nous par de nombreux obstacles. Autant il y a une omniprésence de l'aspiration au bonheur, autant il y a une lutte permanente contre tout obstacle empêchant le bonheur. Il apparait que ce paradoxe est générateur d'une grande tension. Quel bonheur préconise Aristote ?

Le bonheur que préconise Aristote est un bonheur moral. Comment peut-il parvenir à ce bonheur moral ? Aristote répond à cette question et soutient l'idée selon laquelle, c'est uniquement par la vertu que l'homme peut parvenir à réaliser sa fin qui est le bonheur. Qu'est-ce donc que la vertu ?

La vertu est une disposition ferme, constante de l'âme qui porte à faire le bien et fuir le mal. Elle « (…) est une disposition acquise volontaire, consistante par rapport à nous, dans la mesure, définie par la raison conformément à la conduite d'un homme réfléchi »[79]. Elle est un instrument, une mode opératoire d'atteinte du bonheur. Quelle est alors la nature de cette vertu ?

La vertu est la juste moyenne par rapport au bien et à la perfection. Elle est un moyen terme entre deux excès, deux vices. Il faut s'éloigner des extrêmes. Il faut toujours être dans un juste milieu, une juste mesure, une juste proportion entre deux excès. La vertu parfaite se joue dans le domaine de la neutralité. Il faut noter qu'il y a deux types de vertus selon Aristote : la vertu intellectuelle qui s'acquiert par l'éducation et la vertu morale qui s'acquiert par l'habitude de bien agir. « Toute vertu (…) est ce qui produit la perfection et fournit le mieux le résultat attendu »[80]. La vertu de l'homme est une disposition susceptible

[79]Aristote, *Ibid*., p.54
[80]Aristote, *Ibid*., p.52

d'en faire un honnête homme capable de réaliser la fonction qui lui est propre. Dans tout objet, il y a trois (3) choses : le plus, le moins, l'égal. L'égal est l'intermédiaire entre l'excès et le défaut. L'homme doit toujours rechercher l'égal : «Tout homme avertit fuit l'excès et le défaut, recherche la bonne moyenne et lui donne la préférence moyenne établie non relativement à l'objet mais par rapport à nous »[81]. La vertu est une excellente moyenne. L'excès est une faute et le manque, un blâme. La vertu est une excellente moyenne puisque le but qu'elle se propose est un équilibre entre deux extrêmes : « la vertu est une disposition acquise volontaire, consistant par rapport à nous, dans la mesure, définie par la raison conformément à la conduite d'un homme réfléchi »[82]. Quel est le moyen à employer pour être vertueux ou pour devenir vertueux ?

Le point de départ pour être vertueux est la raison, plus précisément la droite raison. En effet, l'homme n'est pas seulement un animal, il est selon la définition d'Aristote lui-même, un animal doué de logos (raison). C'est cette raison qui le différencie des animaux et lui permet de vivre en société. Pour mener une bonne vie dans la cité, il opère des choix à travers ses actions. Ce sont ces actions qui le déterminent, qui font de lui un être moral, capables de réfléchir. L'homme est donc responsable de ce qu'il est. Lorsqu'il agit mal, il le fait de façon volontaire. Cela signifie que l'homme est capable de distinguer le bien du mal, d'avoir une maîtrise de soi pour agir. L'homme réfléchi, posera de bonnes actions tandis que l'irréfléchi en fera de mauvais. C'est en posant des actions justes et modérées que l'on dit d'un homme qu'il est vertueux. Quelle est la vertu éminente chez Aristote ?

La prudence est la vertu éminente chez Aristote. Elle est la vertu des vertus, le niveau le plus élevé de la vertu. Elle est la faculté d'orienter les fins de ses actions vers des réalisations heureuses pour son propre bonheur : « la prudence est nécessairement une disposition accompagnée d'une règle exacte, capable d'agir, dans la sphère des biens humains »[83]. La prudence est la capacité à réaliser un bon arbitrage dans l'accomplissement de l'action qui doit mener au bonheur. Pour Aristote, la vertu éminente (la phronesis) permet de viser un objectif avec efficacité. Il en résulte donc que l'homme prudent s'efforce

[81]Aristote, *Ibid.*, p.53
[82]Aristote, *Ibid.*, p.54
[83]Aristote, *Ibid.*, p.58

de savoir ce qu'il faut faire ; Il ne voit pas seulement le but, il considère aussi le chemin qui mène au but. Il s'ensuit donc que l'homme prudent doit être capable d'introspection, de réflexion. Il doit se poser la question de savoir s'il est capable de mener une action bonne. Avant d'agir, nous devons prendre conscience des motifs et mobiles qui nous habitent ; Ce n'est qu'ainsi que l'homme prudent peut échapper aux pièges de la surdétermination. Ceci étant, avec la vertu de la médiété ou de la prudence, l'intelligence cherche dans la délibération le temps moyen pour arriver au bien et trouve ce moyen dans le jugement vrai de ce qu'elle voit et elle emploie ce moyen en suivant la voie capable de l'amener au but. Elle vise le milieu entre les deux extrêmes et la volonté qu'elle guide doit être droite. C'est-à-dire en vue du bien. La prudence ne consiste pas à dire : « fais ceci ou cela ». Mais elle dira : « Voilà ce qu'il faut faire ». Elle procède en trois étapes : la délibération, le jugement et le commandement (l'acte principal de la raison pratique). Dans ce sens, la prudence constitue l'instrument par excellence nous permettant de juger du bien et du mal. A en croire le stagirite, le propre d'un homme prudent c'est d'être capable de délibérer correctement sur ce qui est bon et avantageux pour lui-même, non pas sur un point partiel, mais d'une façon générale. Pour ce faire, lorsque nous agissons, nous cherchons en général, ce qui est conforme à notre nature. Il est donc indispensable de connaître la loi. La faculté qui nous la montre, c'est bien la sagesse et la faculté qui l'applique, c'est la prudence. De ce fait, la prudence est la vertu la plus nécessaire à l'homme. Bien vivre consiste en effet à bien agir. Or, pour bien agir, il faut non seulement faire quelque chose, mais encore le faire comme il faut. Autrement dit, il faut agir d'après un choix bien réglé et non agir seulement par impulsion ou passion. A ce moment-là, la prudence serait la vertu qui dispose la raison pratique à discerner en toute circonstance notre véritable bien et à choisir les justes moyens de l'accomplir. C'est pourquoi « la prudence conditionne toutes les autres vertus : aucune, sans elle ne saurait ce qu'il faut faire, ni comment atteindre la fin (le bien) qu'elle vise »[84]. Saint Thomas d'Aquin renchérit en disant que, « des quatre vertus cardinales, la prudence est celle qui doit diriger les trois autres : la tempérance, le courage et la justice ne sauraient sans elle, ce qu'il faut faire ni comment ; ce seraient vertus aveugles ou indéterminées ; mais aussi, la prudence sans elles, serait vide ou ne serait qu'habileté »[85]. Dans un monde

[84] André Compte Sponville, *Petit traité des grandes vertus*, PUF, Paris, Cerf, 1995, P.50
[85] St Thomas d'Aquin, *Sommes Théologique*, Paris, Cerf, 1985, P.393

où la technique a pris une importante démesure, non seulement pour résoudre les problèmes de société mais aussi pour orienter le comportement de l'homme, la vertu de prudence ou sagesse pratique revêt une importance toute spéciale pour l'homme, pour le citoyen ordinaire. La prudence est la vertu la plus nécessaire à la vie humaine. Quelle sera alors la morale la plus adaptée à notre société actuelle si tant est que l'homme n'agit que pour être heureux et que la morale kantienne est une morale des saints, des parfaits ?

S'il est vrai que l'homme ne peut se départir du bonheur et qu'il est difficile pour lui de faire son action au sens kantien, l'urgence d'une morale intermédiaire des morales kantienne et aristotélicienne s'impose alors. Comment se présente cette morale intermédiaire ?

Cette morale intermédiaire se présente comme une morale de sauvetage. L'homme à travers cette morale continuera par faire son devoir tout en appliquant le juste milieu d'Aristote.

## CONCLUSION

Soucieux d'avoir un monde parfait, Kant a développé l'idée d'une morale pure dont les principes doivent servir à purifier aussi bien notre vie morale que notre vie politique. Cette morale est dite morale de devoir car non seulement elle force l'homme à agir conformément à la loi, mais aussi elle l'amène à renoncer à n'importe quel intérêt lorsqu'il est question de devoir. C'est ainsi qu'il définit le devoir comme « la nécessité d'accomplir une action par respect pour la loi »[86]. Celui qui accomplit ses devoirs a laissé parler en lui sa bonne volonté. La bonne volonté est alors la condition sine qua non de l'accomplissement du devoir. En accomplissant le devoir, la raison humaine devient maîtresse car elle accomplit le devoir qu'elle s'est elle-même imposée. Kant parlera là de l'autonomie de la raison ou de la volonté. C'est ainsi que face à n'importe quelle situation, Kant nous recommande de toujours respecter les trois maximes suivantes : « agir uniquement d'après la maxime qui fait que tu peux vouloir en même temps qu'elle devienne une loi universelle »[87] , « agir de telle sorte que tu traites l'humanité aussi bien dans ta personne que dans la personne de tout autre, toujours en même temps comme fin et jamais comme moyen »[88] , « agir de telle sorte que la maxime de ta volonté puisse valoir toujours en même temps comme principe d'une législation universelle »[89]. Le devoir chez Kant se présente sous forme d'un impératif catégorique: « il faut parce qu'il faut ». La morale kantienne est donc un héritage ou un modèle à suivre au regard des problèmes moraux, politiques, sociologiques, économiques, environnementaux que traverse encore notre monde d'aujourd'hui. Autrement dit, l'œuvre de Kant est toujours d'actualité. D'ailleurs, Kant même ne disait-il pas en 1797 dans l'une de ses conversations : « Je suis venu avec mes écrits un siècle trop tôt. C'est dans cent ans que l'on commencera à me comprendre ; alors on se remettra à lire mes écrits, et l'on saura les faire valoir. »[90]. Mais pourquoi cette pureté ? L'objectif de Kant est de faire en sorte que l'homme soit digne en toutes circonstances pour viser ce qui est beau, grand, noble et vertueux. Cela suppose que

[86] Emmanuel Kant, *Fondements de la métaphysique*, Paris, Delagrave, 1757, p .137
[87]Emmanuel Kant, *Ibid*., p.100
[88]Emmanuel Kant, *Ibid*., p.150-151
[89]Emmanuel Kant, *Ibid*., p.154
[90] Conversation de 1797

l'homme doit toujours avoir le courage de lutter en lui contre le mal afin de faire triompher le bien. La morale kantienne répond donc à un espoir de perfection de l'homme. Mais un tel espoir ou un tel objectif peut être perçu comme une illusion. L'illusion ici n'est pas pensée comme quelque chose de négative, mais est pensée comme quelque d'inaccessible, comme un horizon utopique donc une chimère. Puisque la morale kantienne est une morale très exagérée car elle remet en cause le mensonge (mentir pour sauver), il faut donc faire recours à une morale intermédiaire. Pourquoi une morale intermédiaire ? Une morale intermédiaire dans la mesure où cette dernière reconnait que l'homme agit toujours pour son bonheur ; Elle reconnait également qu'il faut accomplir son devoir tout en ayant à l'esprit la vertu plus précisément la vertu de médiété. On ne cherche pas à détruire ou à éliminer la morale kantienne de devoir. On a juste à l'esprit que cette morale est difficile voire impossible à réaliser du fait de l'impératif catégorique dans notre société actuelle. La morale kantienne doit cependant être pensée comme un idéal que l'homme se donne et dont il se fait le devoir de réaliser. C'est ce qui mobilisera l'homme pour l'amener à réaliser à travers des actes progressifs ce en quoi on percevrait le parfait. Cet objectif sera difficile à réaliser, car l'homme agit, bien souvent contre la morale et le droit en mettant la satisfaction de ses intérêts au-dessus de tout. Nous nous salissons très souvent les mains. Or celui qui veut être un kantien pur ne peut avoir les mains sales. Avoir les mains sales, c'est revenir dans la vie charnelle. Mais on est obligé de se salir les mains parce que nous sommes des hommes, être de chair et d'os, donc des êtres de besoins, de désirs, de sentiments, d'inclinations. C'est à juste titre que Charles Péguy, dénonçant le caractère puritain de la morale kantienne écrit : « le kantisme a les mains pures, mais il n'a pas de mains »[91]. Et à Sartre de dire plus tard : « Moi j'ai les mains sales, jusqu'aux coudes. Je les ai plongées dans la merde et dans le sang»[92]. Toutes ces affirmations signifient que la morale kantienne serait un idéal. En tout cas, quelle que soit la pertinence des critiques formulées à l'endroit de Kant, on doit reconnaître que l'humanité lui doit énormément. Car nos valeurs, notamment celles qui concernent le respect de la personne comme sujet moral et sujet de droit, s'enracinent dans sa réflexion au point que sans l'impératif catégorique le devoir disparaitrait et avec lui la morale. Même si l'on pense que la morale formulée par Kant est

[91] Charles Péguy, *Pensées*, Paris, Gallimard, 1910, p.12
[92] Jean-Paul Sartre, *Les mains sales*, Paris, Gallimard, 1948, p.18

à l’agonie, on ne saurait oublier la grandeur triomphale de la rationalité kantienne et la conscience sérieuse devrait se ranger à ses côtés.

# REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

## I- Ouvrages de Kant

KANT Emmanuel, *Fondements de la métaphysique des mœurs*, trad. Victor DELBOS, Paris, Delagrave, 1757.

KANT Emmanuel, *Critique de la raison pratique*, trad. François PICAVETE, Paris P.U.F., 1949.

KANT Emmanuel, *Sur un prétendu droit de mentir par humanité*, trad. L.GUILLERMIT, Paris, Vrin 1968.

KANT Emmanuel, *Métaphysique des mœurs* (doctrine du droit et doctrine de la vertu), trad. A. PHILONENKO, Paris, Vrin, 1968.

KANT Emmanuel, Qu'est-ce que les lumières ?, Trad. Piobetta, Paris, P.U.F., 1924.

## II- Ouvrages sur Kant

ALQUIE Ferdinand, *La morale de Kant*, Paris, Centre de documentation universitaire, 1959.

ALQUIE Ferdinand, *La critique kantienne de la métaphysique*, Paris, P.U.F., 1968.

BROUTROUX Emile, *La philosophie pratique de Kant*, Paris, Vrin, 1926.

BRUNSCHVICG Léon, *La philosophie pratique de Kant*, Paris, P.U.F. ,1907.

DELBOS Victor, *La philosophie pratique de Kant*, Paris, Alcan, P.U.F., 1969. FERRARI, PASCAL Georges, *Pour connaître Kant*, Paris, Bordas, 1966.

PHILONENKO Alexis, *L'œuvre de Kant. La philosophie critique*, Tome II ,5ème édition, Paris, Vrin, 1997.

WOLF Christian, *La philosophie morale*, Paris, Archives de philosophie, 1966.

## III- Autres ouvrages


ARISTOTE, *Ethique à Nicomaque*, trad. Tricot, Paris, Vrin, 1998.

CONSTANT Benjamin, *Des réactions politiques*, Paris, Vrin, coll. « Champ »,1989.

D'AQUIN saint Thomas, *Somme théologique*, Paris, P.U.F., 1969.

DESCARTES René, *Discours de la méthode*, Paris, Flammarion, 2000.

DUPINDU Frédéric, « Nul n'a droit qu'à faire son devoir », *Le Philosophoire*, n° 30, Editions Association Le lisible et l'illisible, Paris, Vrin, 2008.

FRIEDRICH Nietzsche, *La généalogie de la morale*, trad. Henri Albert, Paris, Mercure de France ,1900.

FRIEDRICH Nietzsche, *le Gai savoir*, trad. par Henri Albert, Paris, Mercure de France, 1989.

LE SENNE René, *Traité de morale générale*, Paris, P.U.F., 1967.

SENEQUE, *De la constance du sage ou que le sage soit atteint par l'injure*, trad. Pierre Maréchaux, Paris, Rivages, 1914.

SENEQUE, *De la tranquillité de l'âme*, Marseille, Rivages, 1988.

SENEQUE, *De la vie heureuse*, traduction française par un professeur de philosophie, Paris, Librairie Poussielgue Frères, 1883.

ROUSSEAU Jean Jacques, *Du contrat social*, Paris, éd. Nathan, « coll. Les intégrales de philo », 1998.

SARTRE Jean-Paul, *Les mains sales*, Paris, Gallimard, 1948.

SCHILLER Friedrich, *Über und Wüder* (*Grâce et Dignité*), trad. Briand, Paris, Garnier Flammarion, 1966.

SCHOPENHAUER Arthur, *Le fondement de la morale*, trad. BURDEAU, Paris, Alcan, 1925.

## IV- Mémoires consultés

BEGHI Florence, *Une philosophie sans pardon* ?, Mémoire de Master 1, 2013.

CORRIVEAU Julien, *Le jugement de la conscience morale dans la philosophie pratique d'Emmanuel Kant,* Université de Montréal, Mémoire de Maîtrise ,2011.

EDEA Thomas, *Pour ou Contre l'impératif catégorique ? Pour une relecture de Kant et ses critiques*, Université d'Abomey-Calavi, Maîtrise, 2011.

IPARI NGOULOU Juvet, *Volonté et liberté dans " Fondements de la métaphysiques des mœurs " de Kant*, Université Marien Ngouabi, Mémoire de Maîtrise, 2012.

LEMAY Jacques, *Convergences et divergences dans les conceptions de la morale de Ronald Dworkin et Alasdair McIntyre*, Université de Montréal, Mémoire de Maîtrise, 2011.

MAKAYA Rodrigue, *Liberté et Universalité dans la philosophie de Kant*, Thèse pour l'obtention du grade de docteur, 2014.

THOMAS Giraud, *L'estime de soi dans la philosophie de Kant*, Université Paris/Panthéon Sorbonne Mémoire de Master, 2010.

VIGNEAULT-BERUBE Alexandre, *L'Aufklärung kantienne : une quête d'autonomie*, Université de Montréal, Mémoire de Maîtrise ,2014.

# TABLE DES MATIERES

Résumé ..... 2
Abstract ..... 2
Remerciements ..... 4
Sommaire ..... 5
Introduction ..... 6
Chapitre premier : Le devoir avant KANT ..... 9
1-1 La notion du devoir chez Sénèque ..... 9
1-2 La notion de devoir chez Wolf ..... 10
Chapitre deuxième : Kant et la question du devoir ..... 12
2-1 Présentation et structure de la *Critique de la raison pratique* de Kant ..... 12
2-2 L'autonomie de la volonté comme condition d'accomplissement du devoir ..... 15
2-3 Le devoir comme impératif catégorique ..... 23
Chapitre troisième: Devoir et sociabilité ..... 30
3-1 Influence de la morale kantienne sur la société ..... 30
3-2 L'enseignement de la morale kantienne du devoir ..... 32
Chapitre quatrième : Quelques objections ..... 37
4-1 Difficultés liées à l'application de la morale kantienne : Une morale trop pure et rigide ..... 37
4-2 Aristote et la morale : Une morale apparemment plus appréciée par les hommes. ..... 42
Conclusion ..... 48
Références bibliographiques ..... 51